

AVSD



CONFÉSSION À PERPÉTUITÉ

(octobre 2017>août 2018)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

## UNE NOUVELLE FENÊTRE SUR LE MONDE

Ils sont venus la chercher ce matin.

... Elle n'avait pourtant rien fait de mal, elle gisait seulement ...

Papa avait eu le temps de faire ce qu'il avait à faire. Il a dû expliquer pourquoi elle était couverte de sperme déjà froid ; c'était embarrassant pour tout le monde, ils ont fini par l'embarquer également, me laissant là, seule, en promettant qu'on viendrait s'occuper de moi.

Ce n'était pas un quelconque jeu sexuel. Maman en a toujours eu horreur, seulement Papa voulait tourner quelque chose de spécial avec sa propre femme. Il a toujours aimé nous filmer lors des vacances, de nos sorties ensemble, des repas de famille, avec ces sourires gênés, ces insistances reformulées sans cesse pour réaliser la scène clé de son scénario brillant de fausseté, autour duquel tout le court film s'articulera, montrant une famille épanouie dans un cadre estival idyllique et me rappelant à moi plus personnellement, ce genre de film qu'on a fait de Theresienstadt. Vous avez sans doute connu ce genre de type, redevenu gamin lorsqu'il découvrit le mode vidéo d'un petit appareil numérique basse résolution au rendu aussi lamentable que baveux et duquel il ne peut plus détourner les yeux de l'écran qui retransmet sans cesse des minutes de vie avec un infime mais notable décalage. Alors, comme je le disais, il a fini par tourner quelque chose avec elle, et il a insisté, insisté, jusqu'à ce qu'elle devienne folle, vraiment folle, après des années de violence mentale, rappels intempestifs, de pression, de harcèlement moral, et Maman, enfin ... elle ... ce qu'il restait d'elle alors, s'est juste foutue en l'air ... Elle disait :

**J'VAIS L'FAIRE HENRY ! ... J'VAIS L'FAIRE sale con ... tu m'pousses à bout ... j'en peux plus ... J'EN PEUX PLUS DE TES CONNERIES DE FILM ! ... j'en peux plus de tes lubies, tes histoires à la con, t'es une pourriture, un cancer, une pauvre merde qui me bouffe la vie depuis ... vingt ans ... (elle reprenait son souffle) tu m'as détruit, tu m'as poussé à bout connard et tu vas t'en mordre les doigts ! ...**

Et lui répondait sans se démonter :

C'est toujours le même refrain avec toi ... tu parles, tu parles, et tu fais jamais rien ... t'as jamais eu le cran ... même pour me quitter ... et tu sais pourquoi ? Parce qu'au final t'aimes ça, souffrir, hein ? ... n'est-ce pas que j'ai raison ? ... t'as vu ouisque ça te mène de t'mettre dans ces états ? ... t'es une malade ... gravement malade même ... tu veux enfin faire quelque chose de ta vie ? Alors fais-le, te gêne pas, plutôt que de jouer la comédie, deviens actrice ! Bouge pas, je capture ça pour la postérité de mon côté ...

Il filmait tout depuis son appareil photo numérique, avec sa résolution merdique et sa prise de son directe hyper saturée dès qu'elle haussait le ton en se rendant compte qu'il continuait de

filmer. Il était niché derrière son écran qui éclairait ses traits d'une lueur diabolique. Et il ne lui parlait pas à elle, il parlait à l'image d'elle-même qui jouait devant ses yeux sur cet écran led de quatre pouces. Pour lui, c'était comme regarder le retour d'une scène de cinéma avec une actrice qui exécutait le stade ultime de la dernière crise de l'hystérie féminine. Les psychologues ergotaient que « peut-être ne se rendait-il pas compte qu'il était lui-même acteur malgré lui du film, qu'il n'avait pas conscience du pouvoir de la présence de son œil jugeur et accusateur » dont la led rouge clignait longuement toutes les deux secondes pour rappeler à la scène que l'appareil enregistrerait encore quelques minables monceaux d'histoire humaine. Ils avaient décrit une sorte de parade rappelant ce dessin animé du chat et du canari autour de la salle de vie, maintenant scrupuleusement une distance de sécurité entre eux, d'un bout de la table l'autre. Elle avait dramatiquement empoigné un de ces couteaux de cuisine, la lame plus large que son avant-bras et le menaçait sans relâche :

**CASSE-TOI, dégage ! ... je t'en prie, TIRE-TOI sale porc ... ou sinon ...**

A bout de force, elle avait lancé ce couteau face caméra qu'il esquiva d'un entrechat. Désespérée, elle se voyait comme un animal pris au piège, sentant le filet du chasseur se refermer sur elle, dans la petite glace de la façade de l'appareil. Maman a fait ce qu'il y avait de plus simple à faire, par une journée de telle chaleur, comme quand un Boeing vient inéluctablement s'écraser sur votre tour : elle a sauté du troisième. Là encore, les professionnels de la santé divergent : « est-elle morte de suite ? Ou a-t-il fallu qu'il [mon père – qui n'avait eu droit qu'à une seule prise] la remonte pour qu'elle crève sur le carreau d'une hémorragie interne, en laissant son petit crâne claquer sur chaque marche dans l'escalier, tandis qu'il la hissait par les pieds » parce que quand bien même il l'aurait demandé, personne ne lui aurait donné un coup de main pour la transporter ; d'ailleurs, il se peut même qu'elle fut encore consciente quand il appela ses figurants pour leur proposer de « baisser une morte ». Le consensus des spécialistes s'accorde à dire qu'elle ne devait pas l'être, bien qu'elle aurait pu trouver son mot à dire vis-à-vis de la suite des événements directs qui allaient s'intéresser au plus près à son intimité et son intégrité physique ; d'aucuns affirmaient qu'elle avait alors assez de soucis avec la quasi totalité des os de ses deux jambes émiettées rappelant de l'intérieur une étrange variété de taboulé et un évident traumatisme crânien, pour réfléchir à un autre avenir qu'une convalescence longuement méritée à l'ombre des platanes d'une clinique spécialisée.

Sur ces entrefaites, se pointèrent dans le décor trois charmants acteurs avec au futur montage, j'en mettrai ma main à couper tel que je connais mon père, des acclamations extradiégétiques ainsi que dans les séries de comédie américaines dès qu'entre en scène une vedette. Nos trois lauréats s'assurèrent que la scène était en place, transportèrent ma mère jusque dans la chambre nuptiale (qu'elle ne partageait plus avec mon père depuis des années) et s'ensuivrait un long plan séquence pendant lequel, à l'aide d'une torche puissante et en bougeant de part et d'autre de la pièce, la caméra s'évertuerait à trouver le meilleur emplacement pour trouver le plus digne rendu de cette

scène aussi insoutenable qu'horrible. A leur décharge, je pense qu'ils ont tout essayé. Ils lui ont uriné dessus, vomis dans la bouche avant d'enfoncer l'excédent avec leurs pines non protégées, bourré tous les trous dans toutes les positions imaginables (même les lotus interdits du puissant kamasutra furent reproduits) profitant d'une flexibilité d'un corps aux os broyés avant sa naturelle rigidité galopante et tangible après la première demi heure d'ébats. Le clou du spectacle fut pourtant lorsque l'un d'eux, décida de faire d'elle une marionnette sexuelle, lui enfonçant plus de la moitié du bras dans un orifice et l'asseyant sur ses genoux tandis que ses compères, retournés en enfance, se masturbaient de cette mascarade devant laquelle ils prenaient un tendre plaisir. Vint le temps des scarifications, les diverses incisions rappelèrent le camaïeu de rouge du papier peint, puis on lui chia dans la cavité pectorale, lança son cœur en pâture aux chiens de la cour voisine avant d'éjaculer sur son visage tuméfié parce qu'elle « [l'avait bien mérité cette petite salope](#) ».

L'histoire ne s'arrête malheureusement pas là. Je rentrais d'une soirée et trouvais mon père éclairé par la faible lueur de l'ordinateur familial tandis qu'il transférait ses dernières prises et procédait au dérushage (bien qu'il n'y avait selon lui pas grand chose à jeter). Je remarquais de suite l'odeur rance, les traces humides et suspicieuses, aux couleurs sombres non identifiées sur le parquet, jetais un œil sur la chambre, vomis plusieurs fois toutes les substances que j'avais alors ingurgitée et que je m'étais évertué à garder en moi jusque ce moment, puis, calmement, sans révéler la moindre trace de nervosité, passais quelques coups de téléphone pour sonner la fin de tournage de cette soirée : « [Allo police ?](#) »

## UN POINT SUR L'ÉTAT DE SANTÉ DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

N'allons pas nous raconter d'histoires. Je ne suis pas de ceux qu'on lit ou révère, je suis de votre bord à vous, car c'est moi qui admire ces hommes et non les hommes qui m'admirent. Vous me demandez : qu'est-ce que la littérature ? ... Votre question est bien vague ... C'est ... comme quelqu'un qui vous demanderait qu'est-ce que la vie ? Homère c'est de la littérature ... Une personne qui se ment à elle-même, c'est de la littérature ... Les rêves et les prédications ésotériques du tarot auxquels on donne crédit sont autant de littératures ... Quant aux merdes que vomissent les écrivains, littérateurs, journaliste et qui débordent des librairies et des présentoirs ... c'est une forme de littérature également je suppose ... Je tire mon chapeau à tous ces gens qui écrivent et dont c'est le métier ... j'espère que ça n'est pas là une passion à laquelle ils tordent le cou pour vivre artificiellement. En admettant bien entendu qu'ils prennent un quelconque plaisir à écrire. Quel plaisir, me dira-t-on ? ... Eh bien, écrire, ça n'est que le fébrile instant où se concrétise imparfaitement une impression parfaite, un résultat tangible d'une gestation mentale plus ou moins longue et éprouvante ... On se sent comme après l'amour parfois, voyez-vous ? Ragaillard, fier de

soi avec une impression factice d'avoir accompli quelque chose pour soi et orgueilleusement pour l'autre parfois, mais qu'on finit toujours par rejeter et dénigrer quelques minutes après ... C'est passager et alors, revient rapidement au galop le cafard qui repousse ces dégénérés prostrés dans un nouvel état effervescent de création mentale. Les écrivains sont ceux qui ont appris « à trouver refuge dans leurs propres fantaisies, donc dans la fiction ou dans la voix d'un narrateur compatissant » selon l'un d'eux ... Je suis conscient que c'est aussi valable pour cette septième forme d'art bâtarde et vous me demandez si je réalise que faire des films c'est se raconter des histoires afin d'imaginer ou tenter de travestir la réalité ... Je dirais que ... je dirais que je fais partie de cette génération qui a hérité du monde moral de ses parents mais à laquelle le système social n'a plus laissé accéder, vous me comprenez ? ... On nous a dit que c'est ainsi mais de fait, c'était autrement. J'ignore si cela est semblable pour chaque nouvelle génération qui verra de pire en pire ... Ma fille ne s'est jamais plainte de ça en tout cas ... Toujours est-il que je me suis rendu compte que la vie serait plus compliquée tandis qu'au fur et à mesure les gens consommaient davantage des histoires ... et plus ils en consommaient, plus il fallait en créer, alors naturellement, je me suis mis dans un premier temps à regarder la production qu'on nous proposait pour éviter les angoisses de notre situation réelle, puis à étudier ce mécanisme comportementale, puis enfin j'ai cédé à créer la mienne propre ... J'ai toujours apprécié cette approche feutrée du spectateur silencieux dans les documentaires sur les tranches de vie ... le manque évident de moyens me rapprochait d'eux, je n'avais pas spécialement de sujet en tête, je souhaitais seulement montrer les choses telles qu'elles étaient ou devaient être si les personnes oubiaient un peu ma présence ... ma fille dit que je fais du documenteur, car rien de ce qui apparaît sur les écrans ne ressemble à notre famille ... j'imagine que c'est sa perception, la mienne me dicte que ma vision est juste et fidèle et décèle des liens qu'elle ne soupçonne qu'à peine ... Élever un enfant est une sacré tannée ... Je m'écarte oui ... je ne sais pas s'il y a une véritable différence entre un auteur et un écrivain pourtant pour l'un ou l'autre terme, confusément, j'é mets une distinction ... Je ne voudrais pas mélanger dans le même panier de crabe ces torchons sentimentalistes ou ouvertement choquants d'avec les bûcheurs, les amoureux malades de la lettre ... ils sont peu, ils sont presque tous canés vous savez ... d'ailleurs j'en lis peu ... d'auteurs vivants s'entend ... c'est à croire que ce sont les morts qui parlent le mieux aux vivants ... mais c'est le temps qui juge le mieux généralement, aux présents je ne donne pas cher de leur peau ... tandis que bon, les classiques, ceux qui ont renié l'Académie et les prix, qui sont morts dans la misère et le reniement général pour avoir refusé les ronds de jambe et les effets de manche, par là il y a encore des choses dignes à lire ... La vie d'un homme nous renseigne un peu sur la sincérité de ses propos non ? ... Que le temps choisisse ? C'est arbitraire comme conception mais, on ne peut tout lire bien entendu, et, et, il faut bien faire à un moment donné un choix pour éviter de plonger comme un naufragé guidé au bon vouloir des vents ... oui ? ... On peut l'être en effet, on se doit,

non, mais celui qui écrit est sans doute malheureux dans sa vie ... s'il ne l'était pas, sans doute trouverait-il mieux à faire, tel l'alcoolique je suppose ... par dépit, oui peut-être ... ceux qui sont heureux sont ceux à qui ça profite, les éditeurs surtout et les vampires qui rodent autour. On nous rabat les oreilles avec la mort de l'industrie du papier, les rédactions qui mettent la clé sous la porte, plus personne n'achète ces feuilles de merde c'est sûr, en ce moment les maisons d'édition tremblent des genoux avec le numérique, c'est encore des conneries pour mobiliser leurs clients résistants et fidèles, je veux bien voir le con qui lira les deux tomes du Quichotte sur un écran ... je lui souhaite bien du plaisir et une paire d'yeux de rechange ! ...

(...) Nous vivons des temps terrible, n'est-ce pas ? ... les bonnes et les p'tites ménagères qui s'astiquent vous le disent : tout fout le camp ... un apocalypse par ci, un autre par là, sans grand bouleversement ... tout n'est que banalisation maintenant, pensez au sexe, à l'érotisation qu'on voit partout suppurer des images qu'on nous vend pour faire envie, pensez à la violence dont on nous promet la promiscuité immédiate, toutes les valeurs sont à vendre ... pire, elles sont bradées ! ... avec ces vies rêvées en sécurité derrière nos récents achats, avec des crédits et des sourires pour nous assurer leur entière confiance, des images de marque qui exploitent du premier homme, celui qui conçoit, au dernier, celui qui achète, en passant par celui qui fabrique en Chine ou que sais-je, les serpents ont envahi ce monde docteur ... ils sont de retour et parmi nous et ils en veulent à nos pommes ... On essaye de se défendre, une alternative, l'autre, du pipeau la plupart du temps, vous rendez bien compte, un divertissement pour un autre en somme ... si tout a foutu le camp, on ne peut plus se fier à rien, ni aux images, ni aux images qu'on se fait des autres ... de temps en temps, à soi-même, et encore ? On se fait vite berner par ses basses aspirations ... quand je regarde ma femme, vous savez, plus de vingt années de vie commune, qu'un beau jour on la regarde, là, bouffie, encore toute endormie, et qu'on se rend compte qu'on se réveille à côté d'une étrangère, c'est ... terrible ... terrible oui ... vous aviez une idée de comment ça devait être la vie, comment ça devait se passer, vous vous disiez, cette fois ça sera différent, et puis chaque matin vous la voyez se peïnturlurer ... s'arrêter sur une page d'un magazine devant les propos débiles d'une pseudo rédactrice en train de vanter le dernier fond de teint anti-ride bio écoresponsable et non testé sur des macaques ou sur la moins intéressante encore croisière estivale d'une étoile trop factice ... et voilà qu'elle se dandine quand on reçoit, qu'elle fait des chichis, son numéro, qu'elle se fait belle pour sortir, « pour elle » qu'elle dit et pas pour les autres, tellement ils ont réussi à la dresser comme il faut ... quelque part, j'ai toujours su que ma femme était une salope ... seulement elle n'a jamais su se l'avouer ... elle a fait semblant, longtemps ... que tout lui convenait, que nous faisions les choses convenablement pour nos enfants, et puis ... au fur et à mesure, vous savez, elle me reprenait « tu sais à propos de c'qu'on a parlé hier, j'y ai réfléchi » qu'elle disait, ça aurait du me donner l'alerte ... réfléchir? Elle ? ... « eh bin je pense qu'on devrait plutôt envoyer Marina au caté » merde, ça

m'coupait le sifflet ... Et au lieu de reprendre l'affaire en main pour sauver ce couple, j'ai mis toute mon énergie à observer du coin de l'œil cette lente déchéance ... vous pouvez me croire, c'était de loin le sujet le plus passionnant que j'avais jamais eu pour mes documentaires ... sur les derniers temps, c'est vrai que j'étais un peu obsédé à l'idée de réaliser ce film, mais il me manquait toujours ce petit quelque chose qui pousse le créateur à passer l'acte : LA scène, de laquelle tout le reste découle ... je n'étais pas mûr ... elle m'aurait prit pour un fou si je lui disais que je me foutais en secret de tout ça, depuis des années, la baiser, partir en week-end avec elle à Chamonix je veux dire ... j'ai joué mon plus grand rôle pour préparer ce film, en coulisses en quelque sorte ... Un jour, j'ai lu un de ces articles qui traitait des syndromes, vous savez ? ... le syndrome de Stendhal, ce genre de lubies, et puis j'ai lu ce qui s'appelait le syndrome de Stockholm ... ça m'a tout de suite parlé ... c'est celui de la victime qui tombe amoureuse de son agresseur en somme ... je ne sais pas si c'est un manège que je me suis monté dans ma tête mais pensez une minute ... voyez comme nous sommes assaillis tous les jours, chambardés, nos repères volent en éclat, on ne croit plus en rien, on se raccroche à peu de chose et là, on vous montre un antidouleur miracle, puis un autre, et encore un autre ... ça s'appelle la consommation et tout le bien-être de la société ne repose plus que sur ça puisqu'il faut qu'elle produise la vache ! ... finalement on en devient dépendant vous voyez ? tout fonctionne avec et grâce à ça ... Ma femme est tombée amoureuse de cela, c'est l'effroyable révélation qui me fut faite un beau matin de septembre ... et moi, j'étais passé à la trappe ... C'est ma théorie ... elle vaut ce qu'elle vaut bien entendu, mais dites-moi un peu, qu'est-ce qui fait que des êtres que l'on pense connaître et maîtriser peuvent tant changer ? ... radicalement ... j'ai longtemps cogité avant d'en arriver à cette théorie ... elle a rempli notre appartement de merdes et de sachets dégoûtants, elle manquait de s'interroger comme elle le faisait auparavant sur l'origine, la provenance d'un phénomène et la disparition d'un autre ... elle était docile, elle s'était faite achetée ... j'ai ... j'ai ... j'ai voulu ... montrer dans ce dernier film le stade ultime de cet asservissement qu'on peut s'auto-infliger ... prendre le contre-pied de tout ce pourquoi inconsciemment elle militait ... je voulais montrer qu'on pouvait la traîner dans la merde sans que ça ne lui retire une once de grâce ... je sais que pour l'instant c'est encore confus mais le message sera clair une fois le film terminé ... si elle l'avait vu, je pense que ce film lui aurait ouvert les yeux à cette morte de l'intérieur ... ça faisait longtemps que tout pourrissait en elle, j'étais mûr, tout devait naturellement éclater ... je ne regrette pas ... si elle n'a pas compris, d'autres le feront, c'est le pouvoir des images ... des mots, des idées, des concepts ... dépasser le temps qui emprisonne la frêle enveloppe humaine et sa pensée éphémères ... mais ... avant que vous ne vous en alliez docteur ... une question ... excusez ... vous m'aviez promis et je n'ai pas encore vu le monteur et son assistant ... serait-ce que le film est déjà terminé ?

## LA VIE EN ÉQUILIBRE AU BORD DE LA FOSSE

Soudain Ricky se rendit compte qu'il était probablement en train de chier le plus gros étron de sa vie entière. Si jeune qu'il fut, la position dans laquelle il se retrouvait, ses coordonnées géographiques mille fois localisées, faisaient de cet endroit un éternel et dégoûtant retour à cette position fielleuse : à demi assis, penché légèrement en avant dans un équilibre précaire reposant sur ses coudes eux-mêmes appuyés sur les muscles de ses cuisses en torsion, afin que son séant ne rentre pas en contact direct avec la froideur nacrée de la vraie ou fausse – il ne le savait pas – porcelaine du chiotte, y prétextant une mesure d'hygiène contestable plutôt qu'une évidente fragilité de son derme à la température basse de celui-ci. Ce sentiment de déjà-vu qui s'emparait de lui, il l'exécrait. Il lui rappelait la vacuité de cette existence que l'on pouvait ramener à de banales statistiques : Ricky avait dormi grosso merdo un tiers de sa vie pour un total de quatre-vingt-dix milles heures, déféqué environ plus de vingt-cinq milles fois dans sa vie depuis sa naissance alors qu'il n'avait en tout et pour tout connu d'Eve qu'une vingtaine de femmes et ce, sans compter la dernière encore fraîche, dont l'odeur se faisait encore sentir sur le bout de sa pine pendouillant mollement entre ses jambes. Vraiment, tout ramener à une échelle relative et quantitative peut rapidement donner la gerbe vis-à-vis des différents pôles qui régissent cette pitoyable vie. Se retrouver encore là pourtant, c'est un privilège quelque part. La quiétude du cabinet reconforte son homme tandis que, combien sont-ils de par le monde, exposant encore leurs parties ignominieuses au vu et su de tous, sans parler des maladies, rhumes du cul et serpents qui viennent les mordre en pleine expiation, non enfin de compte, les cabinets sont tout de même un luxe bien qu'on ne soit pas à l'abri d'une éclaboussure ou d'un retour de flamme. Les services spécialisés ont œuvré, des hommes ont trempé le front, ont mouillé le maillot, les mains dans le cambouis, pour mettre au monde ce privilège qui est de pouvoir poser ses fesses sereinement sur un bain minuscule et incolore ; c'est à croire que les hommes ne se rendent plus compte de ce progrès exceptionnel, de cette mécanique effleurant le divin du bout de la chasse, inventée par l'homme, afin de repousser loin de lui tout le symbole de sa création. Et bien débile est celui qui la dédaignera, se retrouvant le nez devant les entrailles complexes de ce monstre mécanique clément jusqu'au jour où celui-ci refusera d'emporter notre lot quotidien, tenté qu'il sera de faire appel au savoir ancestral accumulé en la matière par d'autres hommes plus humbles, afin de vite se débarrasser de ce soucis de plus qui est que « bon sang, mon étron flotte encore sous mes yeux alors que j'ai tiré deux fois la chasse et c'est sans doute ce que de ma vie j'ai fait de mieux ». Horreur, désespoir, nous sont contés aux toilettes au fond de ce curieux et limpide miroir. Juché là haut, Ricky avait fait l'expérience de tout un chacun aux chiottes. Il déposait ses amis à la piscine, parfois découvrait une trace de pneu étrangère sur sa piste d'atterrissage tandis qu'au boulot, volontiers il laissait sa marque en signe



d'ultime protestation contre les mauvais traitements de son employeur jusqu'à ce qu'un collègue entre en salle de réunion en s'exclamant « bordel y'a encore un d'ces dégueulasses qu'en a mis partout et qu'a pas tiré la chasse » alors qu'il acquiesçait gravement en condamnant ce comportement puéril tout en riant de sa bêtise sous cape. « Et en plus ça shlingue ! » se permettait-il d'ajouter non sans zèle, « ouais, répondait la nouvelle victime, l'enfoiré est daubé du cul ! ». Pour tout dire, Ricky aimait aller aux toilettes. C'était pour lui un moment de flottement, de repos, dans la journée. C'est aujourd'hui quelques minutes qu'on s'accorde afin d'écouter son corps et de se mettre au diapason avec celui-ci afin de passer un jour tranquille, un moment afin de mieux le connaître et le comprendre en étudiant ses selles grâce à l'échelle scientifique idoine, ou ses réactions aux cuisines du monde qui détermineront peut-être une prochaine destination vacancière. Ricky imaginait volontiers que ce fut là pour certains une corvée que de prendre trois minutes pour repartir plus léger mais il s'agissait pour lui d'un passage obligatoire deux fois par jour au moins afin de se tranquilliser l'esprit et, qui sait, comme bien d'autres de ses pairs, de mettre à profit ces quelques minutes afin de bouquiner un livre relatif à l'action qu'il s'occupait à manœuvrer, faire des mots croisés ou jouer de la guitare (c'était là, dans cette intimité exigüe, qu'il préférait en faire d'ailleurs). Pour certains, ces minutes deviennent parfois des quarts d'heure voir des demies heures pendant lesquelles ils viennent à s'assoupir ou dans une exultation finale relâcher les petits croquignols bloqués dans leur rectum tels de la monnaie expulsée d'un changeur capricieux ; pour d'autres, il est question d'engourdissement et de paresse, d'un dernier havre de paix javellisé avant la cohue et le sport tumultueux quotidien. Le point que Ricky voulait soulever était qu'il y avait presque autant d'usage des toilettes que d'hommes : on y dormait, mangeait, baisait, vomissait et mourrait sans aucun doute. A leur manière bien propre, les cabinets parlent beaucoup de leurs propriétaires. Un toilette immaculé sur un fond agréable à l'œil, saillant sous son meuble dans lequel sont strictement entreposés fonds de culotte jetables et rouleaux de secours, fait montre du passage régulier d'une femme de ménage sub-méditerranéenne au moins deux fois par semaine ou plus simplement d'un confessionnal, réduit secret à la pureté du Saint Esprit immaculé, dans lequel l'occupant se délivre de maux si profonds et intimes qu'il n'ose en mentionner le nom à sa compagne évoquant ainsi, cramoisi par son abjection, un lointain « voyage au petit coin ». A l'inverse, quelques brochures humoristiques et potaches, des mots fléchés, quelques traces culpabilisantes d'antérieurs passages, laissent à penser un hôte peu regardant sur la montre et disposé à prendre ses aises tandis que sa main cherche naïvement un désodorisant absent, étouffant dans ses propres effluves nauséabondes, il part la tête basse et honteux, riant en lui-même du visage de la prochaine victime d'une colique bravant un Zyklon B puissant et persistant, avant de lui aussi, ainsi qu'une longue tradition humaine, rajouter quelques centaines de grammes de descendance sur le monceau qui forment et fertilisent cette terre. Et puis il y avait toutes ces manières propres à celui qui vient de cagner que de se saisir

du saint papier hygiénique pour se défausser d'un excédant récalcitrant qui vient marquer et sceller de l'odeur l'acte de contrition auquel il vient de se plier. En usera-t-il une unique feuille économe soigneusement pliée et réduite à la taille d'une timbre poste sur lequel viendront submerger ses flots et tâcher sa chair engoncée dans le recoin protecteur du papier ? Deux ou trois feuilles assurent un confort certain et une surface plus large anticipant ainsi les plus audacieux et déchirants débordements fangeux. Ou n'attachera-t-il point son regard à la dépense et laissera-t-il glisser le rouleau jusqu'à satiété ? L'homme doit parfois aussi savoir faire preuve d'inventivité, de génie même, dans le cas fâcheux où il vient à manquer de ces pages célèbres et collées en une longue et vierge Torah dans laquelle Tartenfion vient à se moucher. S'il ne peut les écrire, telle l'obscène et sauvage litanie qui borde les murs de sa cabine, c'est souvent dans une douleur toute pieuse qu'il vient à retirer son ultime sous-vêtement afin de s'essuyer, repartant cul nu mais le fessier sauf, la queue entre les jambes de son pantalon, d'un pas alerte et pas moins honteux, la bile pestilentielle maquillant l'effroyable tissu, abandonné au fond d'une poubelle innocente. Tout cet esprit en ébullition rappelait à Ricky combien cet espace étroit et dont l'essentiel des paramètres peuvent être couvert par la main de l'homme qui l'habite, combien étaient propice à la réflexion les chiottes. On se recentrait, faisait point sur la situation, « voilà, j'ai un numéro deux à évacuer rapidement avant la réunion de tout à l'heure sinon toute la tablée va se tordre de rire en entendant mon bide gueuler comme au jour de la libération de Paris », on étayait ses propres hypothèses quant à une question sociologique à résoudre, pensait à ceux qui sont loin, ceux qu'on aimerait étreindre, bon pas là ici, encore que, mais disons derrière la porte dans une minute, bon disons cinq, enfin, encore derrière cette porte suivante parce que le chou rouge du midi est en train de ruiner la pièce ; et Ricky pensait à tout ça, tous ces gens qui pensent, qui vont à la selle de façon anodine, parfois insouciantes, et qui formulent des tas d'idées, font des découvertes, ont des épiphanies, un peu comme Ricky en ce moment sur le trône de son individualité, qui découvre qu'une humanité pensante peut exister en dehors de lui-même, alors quand bien même il redécouvrait la pauvre vacuité de sa condition, il se rendait compte que mis bouts à bouts, ces petits rien pouvaient créer un pas grand chose tout de même vertigineux. C'est du regard du Créateur qu'il siégeait maintenant bien au dessus de son corps, comme s'il s'était envolé au ciel, l'enfant unique se penchant sur la fourmilière qu'il avait dégommée du pied, la terre ruisselante d'activités paniques en tout sens et ce, sans sa moindre intervention. Une douleur rappela son esprit parmi nous. Vive, une brûlure naquit au bord de ses lèvres, il lui sembla que son étron fut définitivement trop énorme pour pouvoir être évacué de la sorte. Cela faisait déjà bien dix minutes qu'il y était, il s'était comme d'habitude installé dans la chaleur douillette de la salle d'eaux, avait baissé de concours comme cent fois auparavant son pantalon de costume et son bénoûze, remarqué la petite faute d'inattention du matin au fond de ce dernier, et l'affaire habituellement pliée en cinq minutes, il repartait lentement aux fers mettre fin à

sept heures quotidiennes de galère. Il était Samsa se réveillant d'une nuit agitée, pris au piège dans sa propre chambre. Ricky se rendait compte que ce jour marquerait d'une pierre blanche ses allées et venues innocentes aux lieux d'aisance. Se lever la crotte au cul était pour lui impensable, il tâta du bout du doigt car bien que sa commission fut embouteillée et récalcitrante, il en sentait l'extrémité poindre au dessus du vide. Il retourna le problème rapidement dans sa tête, que faire dans ce genre de situation ? La panique le gagnait peu à peu, à mesure que son retard au retour de la pause déjeuner grandissait. Que dirait-il à la directrice du service ? « Désolé pour ce retard, j'étais bel et bien aux prises avec les commodités, même si c'était pour notre bien à tous ; mais ça ne se reproduira plus madame la directrice ». Son inquiétude fit perler quelques gouttes de sueur sur ses tempes tandis qu'il essayait de pousser grossièrement hors de lui cet excrément dans un vain effort. L'expédier était impossible donc. Ricky pensait également que son téléphone portable était au bas de l'escalier – il vivait dans un duplex – et dès lors il lui était impossible de joindre la secrétaire afin d'éventuellement prévenir de son retard ou d'un malheur qu'il inventerait, un décès dans la famille, un accident domestique quelconque, pourvu qu'il puisse poser sa demie journée et finir son œuvre tranquille. La situation lui semblait désespérée. D'une naturelle sensibilité au stress, il commençait à se perdre en conjectures et écrivait mentalement tous les pires scénarios : « pratique-t-on les césariennes du cul dans ces cas-là ? Mais comment même appeler l'ambulance d'ici puisque mon GSM est en bas ? Crier à l'aide en espérant que la charmante voisine de palier soit chez elle et me trouve cloué sur la cuvette ? Bon sang, plutôt crever ! Je perds les pédales ! », son état empirait de minute en minute sans qu'il ne trouve de solution viable afin d'apaiser son esprit. Il regarda la montre qui seyait à son poignet, deux heures passées, c'était fichu. Une goutte salée venait de s'effondrer sur le cadran et mettait à l'eau tous ses espoirs d'arriver à temps au boulot. Pourtant, l'ambiance de l'open-space y était exécrable, de l'absence de l'un, d'une rumeur de couloir, jubilait chaque bloc d'employés qui venaient se ressourcer à la machine à café dans le seul but de répandre un peu plus leur venin dans toute la boîte, telle la misère sur le bas peuple. Tous se complaisaient dans cet écosystème fragile, à casser du sucre sur le dos des absents, sur la négligence au travail des uns et la débilité profonde des autres, tout en ayant conscience que le moindre manquement à cette machination ferait d'eux la prochaine cible idéale des quolibets et des thèses infamantes. Ricky les haïssait silencieusement. Ces miséreux qui ne trouvent du plaisir que dans l'humiliation perpétuelle et le lynchage, ces personnages de petite vertu qui n'ont de préoccupation que de ridiculiser et d'exclure davantage le marginalisé et qui jurent avec fierté que leur vie entière ne sera que titres et ascension professionnelle, dévouement et révérence pour le grade supérieur, Ricky les vomissait, les conchait, mais toujours en toute cordialité. Le secret pour lui était dans un sourire béat, un esprit simple dans un corps simple. Jouer à l'inoffensif et au désintéressé, celui qui découvre éternellement les dernières nouvelles et révolutions, qui abonde en tout sens. Et les week-end sur la côte, la santé

des enfants, la formation d'untel, le congés maternité de l'autre vache, une fausse couche ?... quel cirque écœurant. Ces gens qui se pavanent, qui vous prennent de haut, vous méprisent parce que votre gueule ne leur revient pas ; encore, ces gens qui mettent tant d'ardeur et de passion dans ce qu'ils font car c'est là leur unique centre d'intérêt dans l'espace intersidéral qui sépare leurs deux oreilles ; ces gens, jusque là, Ricky y pensait parfois aux toilettes et lui facilitaient le transit intestinal. Quand il se retournait pour jeter un coup d'œil à ses déjections et y déversait une chasse, Ricky pensait irrémédiablement au sort qu'il réservait à ces petits colombins, comme il les appelait, qui peut-être un jour, l'amènerait à provoquer son propre Columbine. Mais Ricky avait tout de même eu un jour une pensée étrange qui vint lui brouiller l'esprit tandis qu'il était assis : « ces trous du cul, tout importants qu'ils se considèrent et se leurrent, ceux qui ordonnent, gouvernent, asservissent et soumettent, bon Dieu, mais eux aussi il leur arrive d'aller aux gogues poser une pêche, et combien c'est hilarant de les voir sortir malaisés du cabinet empesté après leur passage, non exempt de traces de tout ordre, ils sont là, ils présentent bien, ils embaument le parfum à cent balles et se gargarisent de toutes les qualités, mais ce sont les premiers à mettre à sac et enfumer les chiottes, et merde ça sent pas la rose là-dedans, car en leur intérieur odorant gît leur propre cadavre ». Il pensait à tout cela, la demie approchait pesamment, il était maintenant clair pour lui qu'il ne reviendrait plus au boulot de la journée. La douleur intense qui lui déchirait le fondement le rappela à son devoir premier : trouver une solution pour évacuer son étron massif. En étudiant son environnement alentour, il se rendait compte de la position difficile dans laquelle il se trouvait. D'outil en particulier, il n'en voyait nullement l'intérêt ; de produit, excepté peut-être de laxatif dont il ne disposait point, rien ne lui viendrait en aide ; l'étagère la plus proche, à un mètre devant lui, après un rapide examen, se révélait n'être qu'un stock à rouleau de papier toilette compact triple épaisseur, produits d'hygiène et d'aucune utilité dans le contexte. Les muscles de ses jambes commençaient à se fatiguer sévèrement et à tirer vers la double crampe. Sa posture était de plus en plus vacillante. Ses coudes glissaient de ses cuisses trempées par la sueur qui coulait abondamment de son corps. Il semblait évident que sa lutte infatigable afin de ne pas faire reposer ses fesses sur la glaciale soi-disant porcelaine ne pourrait se prolonger éternellement dès lors que tous ses membres trembleraient autant qu'un vieux parkinsonien. Mais pourquoi Ricky n'avait-il pas prit le temps en arrivant de coller bout à bout de petites feuilles de papier cul, ainsi qu'une couronne de laurier, afin de s'asseoir temporairement sur le chiotte froid dont le contact le révoltait ? Il aurait trouvé là une solution au moins provisoire à sa position instable et inconfortable, seulement l'esprit de Ricky était tout entier dévoué à la recherche des solutions les plus farfelues à son problème interne. Son anus en feu le tordait de douleur. L'étron n'avait pas progressé d'un millimètre depuis qu'il s'était mis à pousser bruyamment, appuyant des deux mains sur son bas ventre. Réfléchissant la chose dans un sens ou un autre, il était indéniable que la salle d'eaux ne contenait pas de solution pour lui, Ricky

se convainquit qu'il lui fallait descendre l'escalier et appeler au secours. Ce serait un Ricky meurtri, un Ricky bafoué qu'on trouverait agonisant sur son tapis, qui deviendrait la risée du service proctologie de l'hôpital le plus proche. Il n'avait pas rendu visite aux sanitaires depuis trois jours pour la grosse commission. Cela lui avait mis la puce à l'oreille mais le stress de la capitale, les médisances de ses collègues et la bouffe asiatique dernièrement ingurgitée avaient tôt fait de lui donner ses raisons, et comme il devait s'y attendre après un tel retard dans ses selles, il en souffrait à présent terriblement. Enfin, peut-être son calvaire ne serait-il pas vain : opéré en urgence avant que sa tuyauterie n'explose, la progéniture extraite, il entrerait vraisemblablement par la grande porte dans le livre de tous les records. « Tous mes vœux de sincère rétablissement pour celui qui a enfanté un merveilleux rejeton de six virgule huit couracs » dirait-on. Ce film qui défilait devant les yeux de Ricky lui était odieux. Un regain de courage le saisit en dernier lieu, et il se décida à passer à l'action. La chose paraissait limpide : s'il ne pouvait pas chier dans les toilettes, il était peu probable qu'il se fit dessus accidentellement une fois debout. Le problème restait que certainement le centimètre pointant le bout de son noir museau le gênerait dans sa course pour dévaler l'escalier et passer son coup de fil. Ricky réfléchit sérieusement et décida de se séparer de ses culottes. Puis il enroula son index gauche dans des feuilles de papier rose avant de l'appliquer délicatement sur le bout pointu de sa merde afin de l'enfoncer légèrement. Il se rendit compte au toucher que celle-ci était aussi dure qu'une pierre et alors qu'il avait consulté sa montre et s'était rendu compte que cela faisait bien plus d'une heure qu'il était bloqué là, Ricky se dit qu'effectivement, oxydée comme elle était, nécessairement sa crotte devait être, en partie du moins, dure comme de la brique. Alors que son index renfonçait sa fierté en lui, Ricky se relevait lentement en prenant appui de la main droite sur le mur. Il sentait ses jambes complètement engourdis, passa quelques secondes sans bouger dans cette position intermédiaire afin de raviver ses muscles endoloris, puis, il se dirigea cahin-caha vers l'escalier. A chaque pas, il sentait tout le tonnage de son navire glisser d'un bord à l'autre et frapper son fond de cale violemment. Obstruant toute fuite ou sortie avec la pression nécessaire, il descendait piteusement, marche après marche l'escalier de bois. Il s'affaissait entre chaque descente, poussé par cette force de la pesanteur interne qui le régissait. Reprenant son souffle et ses esprits, le doigt maintenant à demi enfoui dans l'orifice, Ricky repensa soudain aux « incidents » de ces derniers jours. Ce n'était pas tant cette constipation qui courrait et occupait son esprit, car il n'avait pas évacué selon son habitude depuis trois jours tandis que son régime alimentaire et sa faim n'étaient en rien perturbés, et le fait de se retrouver assis sur la lunette cassée qu'il avait fini par décrocher et jeter la veille, sans qu'aucun des efforts qu'il fournit n'aboutisse à un résultat acceptable, ne l'avait pas tant inquiété que ce matin alors qu'il se sentait lourd et irrité. Son esprit ressassait plutôt les « événements » de vendredi soir. Il lui semblait que de les qualifier ainsi leur donnait une importance qu'ils, dans un sens ou l'autre, ne méritaient pas. On parlait des événements

d'Alger, ça c'était quelque chose, oui, mais cette baise ? Elle faisait pourtant date pour Ricky. C'était sa première fois avec une femme qui eut pu être sa directrice, et à laquelle il eut bien donné un coup d'ailleurs. C'était sa première fois également avec une ... il préférerait alors ne plus y penser. Ça n'avait pas été difficile de se décider, Steve et Junior l'avaient chauffé, ils avaient prit quelques traces et le feu vert donné, ils avaient débaroulé dans l'appartement. Les trois gars voulaient depuis longtemps s'envoyer de la bourgeoise et finalement ils avaient prit leur pied, avaient sombré dans je-ne-sais quel délire acide et s'étaient carapatés avant que les choses ne tournent mal. Depuis, il avait comme une petite boule au ventre. Un truc coincé dans l'estomac, un nœud impossible à avaler ou à délier. Et sans cesse des fragments vagues de cette nuit-là refaisaient surface dans sa mémoire. C'était Ricky qui avait enfilé la nana sur son avant bras comme une marionnette. Il leur avait fait un spectacle, genre Muppet Show, là, à poil sur le plumard. Il imitait la petite voie de la femme, Peggy la grosse cochonne, pendant que son poignet lui fouillait les entrailles et Steve et Junior se poilaient tout en continuant à se tirer sur la tige car ils n'avaient pas fini leur coup. Il savait que ça va été trop loin. Que ça avait été horrible. Ils étaient raides et tout indiquait que ça avait vraiment eu lieu ainsi qu'il s'en rappelait. Les rougeurs sur sa pine, les traces de merde et de sang sur ses bras, l'odeur infecte sur ses mains au matin, il avait passé une heure sous la douche sans pouvoir se laver de ses péchés, s'étant comme violé lui-même. Steve et Junior avaient disparu depuis. Tant mieux. Ricky était retourné au travail et puis ce midi, il n'en pouvait plus. Tout cette agitation interne devait cesser. De nouveau les pieds à terre, il retrouva sa démarche chaloupée du marin au froc baissé. Il se saisit d'une main de son portable et son regard tomba sur la margarine qu'il avait laissé sur la table de la cuisine. Une image mentale passa furtivement dans son esprit. Le soleil et la chaleur de l'appartement l'avaient pratiquement transformée en crème liquide grasse. Il glissa la margarine et son téléphone de part et d'autre des poches de sa veste et remonta péniblement les marches, l'index toujours enfoncé par sécurité. Arrivé en haut, il prépara enfin une couronne de papier hygiénique pour garnir la porcelaine afin de pouvoir y poser son postérieur sans heurt, puis se réinstalla sur sa cuvette, et passa rapidement en revue son ultime plan : connaissant les effets lubrifiants du beurre (Ricky ne voulait pas se souvenir de cette sombre histoire passée), se les appliquant sur toute la surface et les parois concernées, poussant une bonne fois pour toute, cela devrait glisser comme sur des roulettes, du moins, suppliait-il. Si sa dernière tentative échouait, il se résoudrait à appeler les pompiers. Sur ces entrefaites, il plongea les doigts et vida la moitié de la barquette de margarine, format familial. Il retint sa respiration longuement, fit une manière de vide en lui et se lança corps et âme dans une expulsion ferme et sans retour de cet alien qui avait élu domicile en lui. On entendit sortir de cette pièce de longs râles, des soupirs, puis des hurlements bestiaux, des supplications, une bordée de jurons, des prières de toute sorte et même parler plusieurs langues, toujours est-il, qu'à force de persévérance et grâce à un malheureux et innocent chausse-pied qui se trouvait là, à quatre

heure moins le quart on entendit exulter un long cri de soulagement en même temps qu'un bébé tomber dans une baignoire. Ricky ne savait pas comment un homme eut pu passer autant de temps que lui pour démouler un cake. Hagar, il se remit sur pied, constatant une déformation non négligeable de son fondement. Il adapta son allure de sorte que ses fesses ne se touchassent point de peur de raviver la douleur qui lui brûlait encore le cul. Quand il s'apprêta à tirer la chasse, son regard plongea tout de même au fond de la vasque qui avait recueillie son œuvre. Ricky ne sut s'expliquer exactement ce qu'il se passa en lui à ce moment. Il se sentit attendri par la vue de cet étron entier et massif. Il n'en avait jamais vu de pareil, ni sur son ordinateur, ni ailleurs. C'était pourtant bel et bien une grosse merde, du caca en veux-tu en voilà, bien formée, aux contours solides et nets. Il lui semblait pourtant que c'était, comment dire ? autre chose, et plus qu'une simple merde. Il écarta sa main du bouton de la chasse afin d'éviter les gestes réflexes fâcheux, puis se baissa pour la contempler. Ricky se dit tout d'abord que c'était stupide ce qu'il faisait là, s'accroupir pour observer ce qu'on vient de chier, comme prit par un sentiment de pitié envers ce qui nous a fait tant de mal, il ne se sentait pas femme qui vient d'accoucher, mais il éprouvait cependant une étrange tendresse envers cette chose si différente de celles qu'il avait l'habitude de chasser. A bien y regarder, Ricky fut surpris de reconnaître sur les parois de cette crotte comme des veines, des traits. Il suivit du bout des yeux ceux-ci, ils allaient ici et là, et reculant un peu la tête pour considérer leur ensemble, quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il découvrit qu'il voyait grossièrement moulé sur cet étron un visage ! Il ferma lentement les yeux, respira un bon coup, sans doute intoxiqué de sa propre odeur qu'il était, regarda ailleurs dans la salle de bains et replongea son regard hésitant à l'intérieur du chiotte, le visage sur l'étron était toujours là. Ricky se dit que s'il était dans un film, celui-ci se serait mis à lui parler maintenant ou pleurer comme un bébé, il sourit furtivement de sa bêtise puis se reprit de peur que la réalité ne le rattrape. Non, rien n'avait bougé. L'étron flottait à demi tel un iceberg noir, le visage émergé était là, impassible. Ricky contemplait ce spectacle incongru, il était découragé, sans énergie, il se sentit s'affaisser contre le chiotte. Ses mains agrippèrent le rebord blanc et son regard ne pouvait se détacher de cette merde. Toute son âme était aspirée par le chiotte comme dans ce film, Jumanji, et il pensa qu'un moyen rapide d'en finir eut été de tirer la chasse naturellement mais il n'en avait plus la force. De plus, il y avait ce visage, ce visage sans yeux, sans charme, simplement moulé dans l'excrément. Etait-il dorénavant un artiste ? Pourrait-il à la commande en réaliser de nouveaux à moindre souffrance ? Approchez approchez, votre portrait en moins de huit heures ! Au bout d'un moment cependant, Ricky reconnut quelques traits de ce visage. Cela lui sembla bizarre qu'il ne l'eut pas fait plus tôt mais ce n'était pas là les traits de quelqu'un qu'il avait souvent vu. Ces traits lui semblaient familiers, un petit nez retroussé sur des lèvres fines, c'était un portrait féminin à coup sûr. Il creusa sa mémoire, repassa mentalement les centaines de visages qu'il connaissait ou assemblait en combinaisons fantasques,

les lèvres de ses tantes, regards de ses ex, nez de ses collègues d'antan, ce n'était pourtant aucune d'elles. Il resta là longtemps, Narcisse plongé devant son improbable miroir. La faim vint le tirailler au soir mais il ne se sentit pas capable de se dresser sur ses deux jambes. Son téléphone sonna deux fois sans qu'il ne trouva la force de décrocher. L'obscurité envahit petit à petit la pièce jusqu'au moment où il ne distingua plus les traits du visage ainsi que les contours de la porcelaine mais dont il ne sentait pas moins l'indubitable et froide présence autour de ses membres. Enfin, alors que la nuit calme passait sur la ville, que le noir et le silence complet reposaient l'appartement, Ricky, durement éprouvé, s'effondra. Des larmes incontrôlables jaillirent de ses yeux. Pleurant tel un enfant, il n'eut pas honte de ce qui lui arrivait. Il était perdu. Il ne valait pas mieux que cette merde. Qu'avait-il fait, qu'avait-il fait pour mériter ça ? Du noir pourtant, il sentait tomber sur lui le poids de la culpabilité qui agitait ses épaules, et au fond du néant, deux yeux semblaient le juger comme un cadavre au fond d'une rivière son assassin. Il reconnaissait le visage de la mère morte qu'il avait baisé, et il ne pouvait s'empêcher de pleurer et supplier pour qu'on sauve son corps et pour le salut de son âme, requérir un moindre châtement qu'il ne l'avait lui-même infligé. Comment vivre un nouveau jour dans l'attente de la rédemption ? Comment vivre un jour de plus dans le repentir ? Vivre – détruire – vivre – tuer – vivre – jouir – manger – chier – jouer – prier – pleurer – vivre – se demander – enfin – pourquoi ? Le présent est maintenant passé et les fantômes sont déjà là.

## POUR MOURIR JEUNE ET SANS BRUIT

Je suis unique.

Mais je suis unique comme tous, comme chacun. On nous range, on nous catégorise, on nous cerne et nous taxe mais jamais dans notre intégralité. Je suis ceci et cela également. Tout et rien. Une somme, un piètre calcul qui deviendra nul lors de son opération finale.

Chacun est peu de chose mais paradoxalement beaucoup pour le peu de choses qui l'environnent et avec lesquelles il joue, fluctue. On tend à croire que le but d'une vie se situe autour d'un accomplissement. Nos comportements, nos actions, quand elles ne malmènent pas cette finalité, érigent un imbroglio partant en tout sens et n'atteignant jamais ce but vague donné qu'on tente de déterminer. La nature et la nature des choses sont elles-mêmes changeantes. L'environnement et l'esprit en perpétuels mouvements ne peuvent se fixer de fins si infantiles. Tout remet tout en cause à chaque instant. On se raccroche à des préceptes que nous serions bien fâchés de jurer ne jamais trahir, une éthique stricte ridiculisée et à chaque nouvel instant obsolète, un ordre moral qui veut qu'une idée soit inviolable. Nous sommes charriés dans une mer contre nos propres récifs.

L'être humain est sacré et son unité est la seule qui vaille. Comment croire que la somme de



ses expériences soit irrémédiablement perdue à sa disparition ? Nous ne tirons pas notre valeur de l'expérience que nous tirons de la vie, nous sommes tous semblables et avons à apprendre l'infini des uns et des autres. Le langage en exprime la plupart mais nous avons à apprendre de chaque être, de chaque ramification de l'expérience qui nourrit ces vies et leur donne leur sel. De tous les âges, compartiments sociaux, sexe ou origines, il faut modestement reconnaître que nous ne savons que peu de chose de soi, encore moins de l'autre, de tout ce qui nous entoure. L'existence n'est pas monnayable, un être n'a pas de valeur et quand bien même nous connaîtrions tout de lui, il lui resterait cet immense pouvoir d'abstraction inaliénable : l'imagination, c'est à dire la façon dont il reformule et combine les données qu'il a acquises. La vie et la mort sont sous de rares conditions de notre fait ; l'expérience est la plupart du temps subie par le sujet ; mais il nous restera toujours de tout cela des histoires à nous raconter.

De ce qui ne m'afflige, il n'y a que trois fois rien qui ne retient mon attention. Il y a quelques choses que j'apprécie, d'autres qui m'aident à endurer le temps. Parmi elles, je n'excellerai dans aucune. En avoir la prétention, la vanité, c'est se leurrer sur sa propre nature définitivement imparfaite. D'autres en auront bien assez le sentiment d'ailleurs. Mes heures de Mozart, de Rimbaud, de Pascal sont loin derrière moi et quand bien même je ne serai jamais un de ceux-là, leur art les éclatera comme de vilaines coquilles vides en les chassant vite de la vie. Néanmoins le seul plaisir que je retire est *à faire* ces choses pour lesquelles je ne serai jamais reconnu. Le mérite, la gloire, les honneurs, la persévérance entêtée sont inutiles à mon maigre plaisir et mon immense désespoir. Je ne suis pas humilité ni modestie : je suis résignation. Il y a tant à faire et à connaître que nous ne sommes pas assez. Il y a trop de tout. Cela sue, pullule, déborde, les existences coulent, noient, dérivent. Nous venons, êtres incomplets, tenter de combler la lacune qui est en nous par tous les moyens. Quand nous n'y parvenons pas, bien souvent, le doute nous envahit de nouveau et nous laisse dans la précarité de la vie. Tout est si fragile, si lent. L'attente est vaine et intolérable : le renoncement se doit d'être total, mais subsiste l'humain espoir impossible à crever...

Tout le suc de notre faille existentielle vient de ce qu'il faudrait se réjouir de ce que l'on vit plutôt que *de ce qu'on ne vit pas*. Ou l'homme se contente de sa situation précaire ou l'homme aspire à disparaître. Des mots tels que « acceptation » ou « compromis » reviennent généralement quand l'homme doit s'accommoder, au sein des siens, à un état stable lui garantissant les revenus nécessaires à sa survie mentale et physique. L'alternative est risible et illusoire, la révolte un lointain souvenir dans une société complexe et aliénée. L'indignation ne présente aucune force d'opposition. Le ralliement sous la bannière désabusée des désespérés est un non-sens à ceux qui ne répondent plus de la foi mais de l'unique loi naturelle qui vaille, celle du corps qui vit, se nourrit et reproduit ses cellules jusqu'à la mort.

L'avenir ne se situe pas dans une éducation du « moins pire » dans l'espoir d'un jour

meilleur, pas plus que dans l'évolution ou la dégénérescence de l'infiniment humain. Il n'y a pas d'avenir pour l'homme. L'orgueil et la mémoire le trompent. Sa trace s'effacera avec ses cendres. Sa pensée s'arrêtera avec sa matière grise redevenue inerte. La lutte est solitaire et obsolète, le flambeau s'éteindra partout où la mort soufflera sur la flamme qui vacille péniblement. Tout est las, perdu d'avance.

Alors fi de la déception, fi des aspirations, enterrons nos ardeurs, nos manifestes, nos combats et leurs morts. Selon le même mouvement qui régit nos conditions, tout court à sa fin. Nous le savons, nous nous mentons par consolation, nous pêchons mais souhaitons ardemment être sauvés comme si aucun de nous ne le méritait. Nous sommes ici-bas, quelque fois nous avons comme une idée, nous songeons combien de fois ai-je été heureux, combien ai-je été malheureux, le juste a-t-il payé ou triomphé du possédé en moi, tous les tiraillements intérieurs, les guerres intestines ont-ils fait quelque chose de moi de plus qu'une peau ridée où s'abat le temps comme une mauvaise pluie et un esprit aigri sans cesse retourné vers le temps passé ? Nous sommes ici-bas venus dans les cris et la douleur, de soi et l'autre, le moindre des respects pour tous, selon moi, serait mesdames et messieurs de se retirer sur l'heure, sans un signe et sans bruit, de montrer la voie pour un monde plus tolérable. C'est une grande tempête au dehors. Naître n'est pas de notre fait, il faut un jour pourtant savoir, justement, disparaître.

Et Steven pensait à peu près à tout ça tandis que sa sœur lui secouait le nœud et qu'un long filet de bave venait se mêler à ses cheveux blonds, retenus en arrière par un serre-tête rose bonbon. Elle fronçait les sourcils et soufflait, sentit quelque chose lui couler sur le crâne et rabroua son frère vigoureusement. Il n'en avait rien à foutre. Il était beau comme un camion et ses baskets, de pisse, étaient maculées.

#### ALLER SANS RETOUR DU PAYS D'OUÛ ON NE REVIENT JAMAIS

Mais déjà Lynn ouvrait difficilement des yeux récalcitrants, comme des stores métalliques de magasin rincés qu'on lève un nouveau matin, sur sa propre vitrine : sa vie. *Ici, l'auteur se permet une digression.*

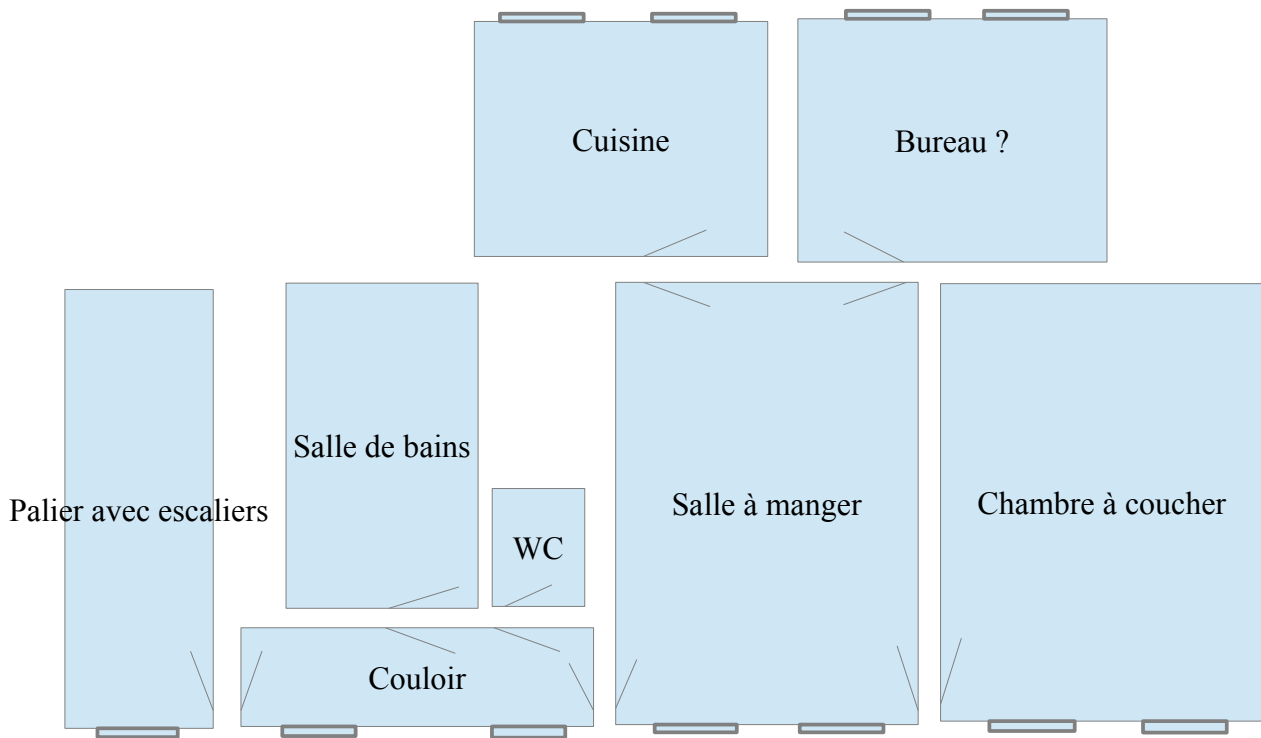
*L'auteur fait en effet une référence à ce bon vieux Georges Bernanos duquel il était imprégné lors de la prime rédaction de cette nouvelle ou quoique ce fut, par un incipit. Ainsi commençait Bernanos sa Nouvelle histoire de Mouchette en 1937 : « Mais déjà le grand vent noir qui vient de l'ouest – le vent des mers, comme dit Antoine – éparpille les voix dans la nuit. Il joue avec elles un moment, puis les ramasse toutes ensemble et les jette on ne sait où, en ronflant de colère. Celle que Mouchette vient d'entendre reste longtemps suspendue entre ciel et terre, ainsi que ces feuilles mortes qui n'en finissent pas de tomber. » C'est quelque chose tout de même ce*

*monsieur Bernanos, n'est-ce pas ? L'auteur ne savait pas à quel titre exactement prévalait cette œillade : hommage ? héritage ? pédanterie ? Le connaissant bien, rouler des mécaniques n'était pas son dernier plaisir. Si l'idée originale lui était qu'avec un début si prompt et pétaradant à la Bernanos, sauce motard, il serait plus aisé d'entamer un énième chapitre palpitant pour sa fantastique nouvelle, eh bien sachez-le, avec cette digression qu'il se permet aujourd'hui, le sabotage est complet. En fait de sabotage, l'auteur doit revenir un peu dans le temps pour expliquer aux éminents biographes, éclairés analystes et patients lecteurs la genèse du chapitre que vous auriez dû lire mais que vous êtes, en fin de compte, présentement en train de lire. Lors de sa prime rédaction, dis-je, l'auteur avait réalisé un premier jet de ce chapitre qui avait été le dernier, chronologiquement, à être rédigé mais qui trop souffrit la relecture, tant et si bien que la nouvelle considérée comme achevée et apte à passer au niveau suivant dit des multiples corrections, demeurait ce chapitre intégral à réécrire. La faute en est à un style bafouillant dans la veine qu'il se voulait explorer (nous y reviendrons) et une action laborieuse et peu intelligible tandis que dans sa conclusion se déceler une de ces idées que l'auteur ne tient pas pour pure invention de sa personne (car il a lu La maison des feuilles et ses biographes ne le cacheront pas, les lecteurs doivent savoir) mais qu'il reprenait à si bon compte, que son utilisation ici, était intégralement et purement de bon aloi. Passons donc les grilles du cimetière de l'écriture si vous le voulez bien.*

*Le chapitre passé s'ouvrait cinématographiquement, si l'auteur peut dire, sur le réveil d'un personnage, nommé Lynn comme on l'a lu, dans une chambre qu'elle ne semble pas tout de suite reconnaître. Ainsi que l'étrange, le fantastique devant surgir et se donnant rendez-vous dès les premières lignes de La métamorphose, en manière également d'hommage à cette littérature que l'auteur n'a que si peu lu (deux) mais dont il a été irréversiblement marqué – et Kafka se place en vérité en tête de ses toutes premières lectures (l'auteur pourrait rappeler à ce titre le lieu d'achat d'un poche à prix dérisoire dans une librairie devenue salle d'arcade puis magasin de meuble bourgeois depuis le temps, mais ne digressons pas plus à cette heure). Cette bizarre réalité devait insinuer le doute chez le lecteur assistant au réveil du seul et unique personnage présent tout du long de ce chapitre et dont la seule action concrète devait se résumer à traverser une enfilade de quelques pièces. Le ton devait être mystérieux et volontaire lapidaire, elliptique. Tantôt tout paraissait étranger à ce corps errant, tantôt des détails venait semer la confusion dans une mémoire et des sens engourdis. Le personnage, Lynn, n'avait pas souvenir du moment où elle s'était précisément endormie (comme il arrive souvent), mais le désagréable était qu'elle n'avait pas la moindre idée non plus de comment était-elle arrivée à ce lieu inconnu d'elle. Dès lors, elle repassait dans son esprit différentes hypothèses allant de l'amnésie au fait qu'elle eut pu être droguée par un tiers, qui plus est, visiblement absent de ces pièces vides et éthérées. Car c'est l'impression que l'auteur voulait donner à ces salles résumées à leur plus stricte nudité, d'un blanc*

*écru aveuglant, qui devait nécessairement faire force opposition avec la nuit opaque du dehors. Et c'est ici que les audaces de l'auteur finirent par précipiter sa chute. L'auteur avait imaginé un espace-temps bizarrement composé : dans lequel le temps ne passe (aucun indice ne le laissant présager du moins) mais dans lequel on peut se déplacer, un espace duquel on ne peut rien sentir (ni par l'ouïe ou le toucher) mais seulement voir et se mouvoir. Symboliquement, le fait était établi que cet environnement tendait à représenter un état intermédiaire de conscience succédant à la connaissance (les souvenirs qui se bousculent) et préfigurant l'inconnu (le noir extérieur sur quoi donne l'appartement). La conception d'un tel espace requérait à coup sûr une maîtrise que l'auteur ne détenait pas et le résultat fut que, quand bien même vaguement fantastique, tout cela était trop maladroit, bancal, pour être digne de lecture. C'est pourquoi l'auteur s'est hasardé pendant un, deux, six, huit mois à essayer de repenser cette partie du récit. La narration n'était-elle pas la bonne ? Fallait-il tout contrefaire ou tout simplement amputer le patient pouilleux de cette partie infectée ? La réponse était que ce chapitre serait ce qu'il sera.*

*Le hasard a fait, qu'un jour de ressassement – car l'auteur intranquille est sans cesse abordé par ces reflux nauséabonds qui l'empêchent de progresser plus en avant dans, disons, de nouvelles nouvelles – il trouva l'idée plaisante de rédiger une digression sur la nature même de ce que devait être ce chapitre laborieux plutôt que de l'écrire comme tel. En d'autres termes, pourquoi ce chapitre ne serait-il pas alors simplement l'élaboration de ce même chapitre depuis les cendres de ses prédécesseurs inachevés ? Et la machine, lentement, reprit la route de ce long cours qu'est l'écriture, l'agrémentant de ci, de là, de nouveaux jours et de nouvelles perspectives. Il fallait repartir sur la trame de ce personnage qui déambule dans ce décor que ni le personnage, ni l'auteur et encore moins le lecteur ne peuvent définir clairement (d'où une certaine difficulté pour l'un et l'autre à le concevoir, et plus loin, à le positionner dans l'architecture présupposée de la nouvelle). Les indices mis en place (nous le verrons par la suite), le chapitre ne devait pas s'éclairer mais pouvait accepter plusieurs compréhensions même si l'auteur s'était pour sa part décidé à en suivre une plus que les autres. Enfin, il fallait en fait tout expliquer, découvrir jusqu'aux dessous et rouages du chapitre que plus personne ne lirait désormais. Le personnage finissait par passer de la chambre à une salle à manger et nous quitions le premier paragraphe pour le second. Une idée phare du chapitre étant de retranscrire l'espace dans la prose, chaque pièce avait son paragraphe suivant son importance dans l'espace et devait donc à plat, réaliser une sorte de plan spacial de l'appartement. Il était ainsi réalisé :*



*Si le chapitre se déroulait en grande partie dans cinq des huit pièces présentes (dont trois inutiles et à peine mentionnées), leur existence n'en semblait pas moins nécessaires à l'auteur afin de construire un espace dans lequel il pouvait se projeter. Cet appartement (puisque tel était-il) devait se situer au troisième étage d'un immeuble vraisemblablement cosu sur les hauteurs d'une ville (pensons à Belleville ou l'avenue Simon Bolivar de Paris qui serpentent autour de la butte par exemple) et était en fait une transposition mentale de l'appartement qu'avaient occupés le personnage et ses parents bien des années auparavant, avant de s'endormir. De là, devait s'écouler plus naturellement cette étrangeté des lieux et ces vagues réminiscences que le personnage éprouvait au fur et à mesure de sa progression de la chambre à coucher, jusqu'à la salle de bains en passant par la salle à manger et le couloir. C'est enfin devant une petite Madone fichée dans un renforcement de la salle d'eau que le personnage devait prendre peur car faisait alors sens pour elle l'impossibilité de l'existence d'un tel lieu transposé au sein d'un autre : « Assaillie par le doute, elle resta muette, recroquevillée au pied de la Vierge pendant un temps qui lui sembla être des heures. Aucun bruit ne vint la troubler ou la distraire de sa vaine recherche, aucune lueur ne vint fendre les ténèbres, elle était résolument seule et morte d'angoisse. » Ces Vierges sont de ces*

*images troublantes que l'on peut observer à tous les moments de notre vie et qui si elles n'ont jamais absolument le même visage, pousse la confusion de l'observateur à reconnaître une essence semblable en chacune d'elles, et donc pourquoi pas confondre les époques, les lieux et les Vierges qu'ils ont vu. Le personnage en question devait se souvenir d'avoir prier durement la Vierge tandis que son père la battait, encore jeune, parce que mettons, son père était jaloux d'une femme en devenir qui supplanterait un jour sa mère, qui ne lui était d'aucun secours dans les états de furie de ce père. Cette Vierge devait donner la force à ce personnage de survivre aux excentricités d'un mari futur ou encore, soutenir ce pénible regard placide devant la reproduction d'un schéma familial renversé, de la mère sur un fils, aujourd'hui évanoui et dont il n'était fait nul part ailleurs mention car tout ceci se trouvait dans le sous-texte jamais publié au grand jour.*

*Souhaitant revenir brièvement, avant de finir, sur la conception de l'espace du dehors après avoir traité des espaces du dedans (à l'extérieur et à l'intérieur du personnage), l'auteur souhaitait également dresser avec cette nuit opaque une impression qui n'était pas sans évoquer une théorie puérile qu'il avait développée à savoir que le monde ne préexiste et subsiste pas à son personnage acteur. Vague concept certes, mais en peu de mots, l'idée qu'il retenait derrière cela, c'était qu'au fur et à mesure qu'un personnage avançait, le monde devant lui se créait et celui qui se trouvait derrière retournait au néant. Vous lui direz : « mais si le personnage recule, le monde qui se récrée sera-t-il semblable à celui laissé ? » et l'auteur serait incapable de vous répondre concentré qu'il était à justifier ce néant environnant duquel ne pouvait sortir aucun paysage au travers des fenêtres ni aucune rue alentour pour la bonne raison qu'il n'en existait pas. L'au-delà des sens est ainsi une image mentale. Le chapitre devait finalement se terminer par la fuite du personnage dévalant les escaliers de la manière ingénieuse suivante (car l'auteur ne résiste pas à la tentation de vous le retranscrire) :*

*« Son pied se posa à tâtons sur une marche qui pouvait lui semblait de bois : c'est qu'il y a quelque chose, des marches, des étages, un chemin à suivre et une sortie, plus loin, sur la rue. Elle continua son effort dans une*

*nuit d'encre, chaque mouvement plus sûr que le précédent. Sa route devait se poursuivre loin vers la fuite d'un lieu maudit et qui l'avait maudit, précipitée dans cet enfer d'existence qu'on se*

*créé et dont rarement on se sort. Tout devient danger.*

*Tout devient mensonge, soupçons et insinuations d'un*

*Diable placé là en embuscade derrière les yeux fourbus*

*d'un compagnon malade. L'envie, la haine, la misérabilité, toutes ces belles qualités humaines qui font se dresser des hommes et que d'autres poursuivent comme des chiens de meute dans une forêt, après la nuit. Elle descendait vigoureusement marches après marches, elle avait passé un étage. Il lui fallait voir où tout ce cinéma menait. Abattre les limites du décor, découvrir les rails par où passaient les machinistes dans l'ombre de cette sombre et horrifante mise en scène, faite pour nous rappeler ô combien nous sommes fait de misère, de tristesse, de traumatismes et de colère. De gens qu'on ne supporte pas. Pas même ceux qu'on pond. Ni même ceux qu'on accepte comme tels ou ceux qu'on espère vouloir nous être fidèle. On ne veut véritablement voir personne, on aspire qu'à la continuelle folle solitude. L'inébranlable et rarement décevante solitude. Celle qui berce tous les moments de la vie, de ceux où l'on se prend des tartes pour avoir dit merde, à ceux où l'on se jette parce que tout espoir est perdu capitaine. Nous ne sommes pas mécontents d'avoir perdu pères et mères. Nous ne devons plus rien à personne que de descendre un peu plus loin dans les caves humaines, aux parois plus moites, plus suintantes de merde, de pourriture, quelque soit leur âge et leur culture. Il faut descendre. C'est le mouvement de notre temps. Toujours plus bas dans la crasse et dans l'abaissement de ce qui avait un jour été élevé comme des valeurs. Le cinéma était la dernière invention de ce siècle. Profitable et accessible à tous. Jamais figé dans les mains d'un seul et chaque vision du monde s'échangeait contre une monnaie et un idéal. Ce qui nous attend dorénavant, c'est la fin des temps. Le néant qui engloutit tout. Les animaux dans le même bateau, chaque matin dans leurs métros. Les gens qui ne*

*se parlent ni se regardent. L'horreur partout et  
sans relâche, des marches et des marches pour  
descendre tous les cercles jusqu'au hall sans  
lumière et la porte cochère que j'ouvrirai pour  
me sortir de cet enfer et j'irai loin, sans bagage,  
sans argent, vers d'autres pays, visiter d'autres temps,  
enfin partir et quitter l'existence, les rues sans enseignes, et ce noir persistant, partir sans suivre de  
soleil, ne s'arrêtant sous aucun giron d'aucun hêtre, que lundi jamais ne revienne, se fondre dans le  
lointain et se marier avec les ombres, partir avec en poche, une carte postale aux couleurs passées  
représentant le visage d'une Vierge qui serait la somme de tous mes péchés. Voici mon ticket. Mon  
aller sans retour pour le pays d'où on ne revient probablement jamais. »*

#### QUE VEUT DIRE L'AUTEUR ?

Bonjour, c'est l'auteur. Vous me remettez ? Non ? La première fois que je vous ai vu, c'était en début de récit. C'était déjà moi, effectivement. Une écriture astucieuse dont on ne sait pas dire si elle est à chier ou chiadée, c'est tout moi pourtant ! Vous par contre... vous êtes encore plus beau et intelligent qu'avant. Alors, entre nous hein, qu'est-ce que vous en pensez ? C'est pas loin d'être fini, pas d'inquiétudes. On va continuer à parler ici, tous les deux, quelques minutes seulement. Vous allez lire et entendre ma petite voix dans votre esprit, et tandis j'aurai votre timbre, je vous débiterai encore des kilos de connerie sur mon sujet préféré : MOI. Changez rien, vous êtes extra !

#### QUE VEUT VRAIMENT DIRE L'AUTEUR ?

Mais d'abord :

- qu'est-ce qu'un auteur ?

Ecrire de nouvelles pages sur l'essence de la littérature me paraît bien vain. D'abord parce que les miennes seraient bien maladroitement, mais aussi, pourquoi rajouter de nouvelles pages et des milliers de caractères à celles déjà existantes qui parlent dans un de leur recoin d'une façon particulière d'elles-mêmes ? Cette littérature a quelque chose de secret enfermé dans son unique dimension : sa profondeur vertigineuse. Outre ses multiples outils, puissances de variation, ses formes et mises en forme, c'est véritablement son fond qui lui donne son unicité, une approche balbutiante de l'étendue du pouvoir de l'esprit humain à l'œuvre qui sous nos yeux déchiffrant de petits caractères donne leur saveur aux goûts, leurs images aux paysages, leur caractère aux personnages, en somme, par associations de connaissances incessantes et de souvenirs, restitue le sens de nos mots avec la



pensée figée d'un homme, transmutée dans un nouveau.

Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à plonger ? C'est à la fois un certain plaisir à se confronter dans un univers qui n'est pas le sien, franchir une frontière inconnue où les sensations ne seront jamais pareilles et où tout ce qu'il a connu lui parviendra comme des échos troubles à remettre en forme d'après ses nouvelles perceptions. La littérature et le rapport au monde, ce sur quoi travaille l'auteur, du peu qu'il croit comprendre, de ce qui le traverse, il tend à le formuler. Mais d'où vient le besoin de littérature ? Rodrigo Frésan s'essaye à définir les écrivains comme « *ceux qui ont appris dans leur enfance, en des temps terribles, à trouver refuge dans leurs propres fantaisies, donc dans la fiction ou dans la voix d'un narrateur compatissant, et non pas dans les vociférations des êtres de chair et de sang qui les entourent* ». C'est pour ma part, je présume, le cas. Plus que les raclées et les incalculables enfers vécus, les cauchemars et les traumatismes, le « gain » de ces sombres années émerge lentement comme une certaine vision – je ne dirais pas plus lucide ou clairvoyante car je ne sais rien – mais une vision forgée par une douleur inextricable que j'aime à penser unique car elle est mon seul bien et bagage. Encore que le nombre d'enfances terribles soit largement au dessus de mes supputations, qu'il y ait sûrement dans le monde des rescapés d'années à traverser les guerres et ses atrocités dans le dénuement total, qu'il y ait de jeunes survivants aux membres coupés, aux viols quotidiens d'un père, de mères ivres, aux drogues coupées au détergent, à la prostitution sur des plages paradisiaques, il y ait dis-je, sûrement eu mille fois pire que ma maigre et pauvre expérience, la terreur, les cicatrices qui ne sont pas des unités, rendent ces enfances sapées non comparables. Elles ne sont pas pires ou moins belles, elles sont toutes intolérables. La mienne, dans un calcul fou et impossible que je condescends à faire, aura eu le mérite de produire quelque chose. Alors, que j'ai pour moi, de nos jours, l'inexistence tangible de toutes ces pages, qui ne viennent pas alourdir le poids de la littérature, leur indécence d'une virtualité intégrale me soulage de cette infime mais pesante responsabilité de poursuivre une œuvre qui a commencé avec les premiers hommes. Si mon histoire ne vaut qu'une paire de zéro et de un, c'est très bien ainsi (c'est tout de même un comble pour une bille en arithmétique comme moi). Elle n'a vocation à aucun mérite, aucun futur partage ou aucune éventuelle édition. Cette histoire doit uniquement être, sous quelque forme que ce soit, pour que son auteur existe car lui, ce sera tout ce qu'il sera. Alors voilà, certains trouvent leur comptant dans l'intégration d'une équipe de sport, d'autres dans la reconnaissance qu'ils tirent de leur boulot ou des grâces qui tombent du ciel, et nous autres auteurs, vaniteux des vanités, avons pour nous l'existence – croyons-nous – de ces données biographiques fantasmées qui nous consolent d'une vie à côté de laquelle nous sommes passés et continuons parfois de passer. C'est ainsi qu'on nous retrouve au hasard des annonces d'un journal baveux d'impression à la recherche, pour ne pas le citer, du temps paumé.

J.Auteur ch. Lect. pour donner avis txt.  
RemuneratO pipe a vie pleine bouche me contact.  
BP 2666 tte poste restante cdlt

Jeune auteur cherche lecteur

– qu'est-ce qu'un écrivain ?

Quand le garçon de café a sorti les poubelles et retiré son tablier, il redevient ce qu'il était avant d'être garçon de café. Quand le médecin a traité tous ses patients et rentre chez lui, rarement mais cela arrive, il est rappelé à son métier. Ecrivain, c'est le lot d'un temps plein dans une épicerie sept/sept, vingt-quatre/vingt-quatre : toute la semaine, toute la journée, même la nuit au moment où on s'y attend le moins, on rêve qu'on écrit, à ce que l'on doit, veut, devrait écrire. Mais en fait, cela n'arrive que rarement, écrire. Lorsqu'on regarde le boucher et qu'on lui commande deux escalopes, on est toujours un petit écrivain quelque part. Quand on marche sous les peupliers, on est un peu plus écrivain, il nous vient deux trois bons mots, desquels on se contente pour justifier cette activité secrète qui nous barricade des jours entiers sans voir le soleil. Et on se sent fier de faire partie d'une famille nombreuse, illustre et prodigue mais inconnue. D'ailleurs, on arrête sans doute pas d'être écrivain, on arrête d'écrire. On se tord les mains, on tord le cou de cette petite voix qui ne cesse de nous calomnier. Lucette Destouches nous dit de Louis-Ferdine « *au seul métier d'écrivain il a été fidèle jusqu'au bout. Il avait un regard qui voyait derrière les êtres et les choses* », c'était du bout de la route des Gardes à Meudon, où il a laissé sa dernière encre. Un écrivain écrivant est dans les derniers mois de son enfantement. Il a porté à maturité un enfant qui a bu son eau et bouffé gratis à son râtelier en plus d'avoir rogné ses graisses. Quand enfin il accouche, il se sent soulagé dans un premier temps avant de faire face à l'immondice qui est sortie de lui et qu'il ne peut plus souffrir du regard. Je dis qu'écrire c'est accepter de se prendre en photo en posant fièrement, pour quelques temps après se redécouvrir l'air d'un plouc et les chicots tout sale. Et si la correction existe, la retenue aussi, et c'est de ça que nous ne souffrons pas assez. Mais bien sûr, écrivain est maintenant un métier. On se demande ce que l'autre aimerait lire qui n'est pas trop soi, on élargit son éventail, travaille ses gammes et ses sujets à l'affût du moindre fait, on est de plus en plus vague parce qu'on ne parle plus que de ce que l'on connaît, même en rêve. Les écrivains ont ainsi dégénéré. Mais ce serait réducteur de dire que le métier a plongé par manque de connaissance du sujet, c'est l'ambition, les envieux, les opportunistes, arrivistes de tout bord et les cupides qui ont mis à mal la sincérité de la démarche originelle de l'auteur, elle-même tant de fois abusée par les auteurs en premier lieu ! Tout le monde peut être écrivain, tous n'auront pas le talent, le courage ou la manière de bien faire, certains ne le voudront pas et ma conviction, c'est que c'est à ceux-là que l'écrivain doit donner sa voix.

Jeune écrivain cherche talent

J.E. ch. talent bien veiné vigoureux 20cm mini  
rencontre tt type exotik asiat racist pr amitié  
longue & suivi cont. BP 1789 rep assurée

– qu'est-ce qu'écrire?

Nous en parlions un peu plus haut, écrire est l'accomplissement d'une longue maturation. C'est pour certains amateurs un des tous derniers stades du processus ou pour des écrivains rémunérés ce peut être le véritable début des ennuis. Le passage à la casserole et la confrontation devant votre nullité criante imprimée noir sur blanc. Entre les corrections qui débutent, les coupes des éditeurs et en dernier lieu votre propre jugement, notre texte voyage, maigrit, jusqu'à parfois devenir méconnaissable. Mais bien avant cela, il y a la démarche entreprise d'écrire. Depuis tout gamin, on nous dicte ce qu'on doit écrire, on répond aux questions avec des éléments disséminés dans des leçons qu'il faut replacer adéquatement, l'écriture naît lorsqu'elle ajoute au pré-existant. Que ce soit inventif, sur une base réelle, tirée d'une expérience, il me semble que là où commence l'écriture c'est lorsqu'aucune question n'a été posée et à laquelle l'auteur supplante sa réponse. La question intérieure voit se former une réponse protéiforme que l'esprit agence et met au clair sous une structure qui répond aux règles de la limpidité et compréhension commune. Martin Eden résume la chose ainsi : « *La composition était l'acte suprême d'un long processus mental : il nouait ensemble les fils épars de sa pensée et donnait une valeur universelle à toutes les données dont son cerveau était encombré. Ecrire un tel article représentait un effort conscient pour libérer son esprit et le préparer pour de nouveaux matériaux et des problèmes inédits* ». Faire éclater les carcans et les structures traditionnelles a longtemps été le jeu de la littérature moderne alors qu'une certaine lassitude s'installait chez les lecteurs. Pourtant, comme chaque médium, si la littérature s'acoquine avec le graphisme lors de calligrammes, inclut des photos dans les récits souvenirs romancés de Sebald, force est de constater que son fond n'évolue que peu : écrire est un « *signe de maladie* » nous dit Céline. Ecrire... c'est essayer de retranscrire fidèlement la confusion et le chaos à bord d'un navire qui fait inéluctablement naufrage. William Gass se demande « *l'oeuvre n'est-elle pas un pardon pour une vie gaspillée ? Une rescousse ? La création d'une substance à partir de l'ombre ?* ». Néanmoins chaque auteur possède, bien que ce soit plus ou moins toujours les mêmes, ses propres raisons d'écrire. Ecrire est un soulagement, une urgence. C'est aussi se donner des nouvelles de soi, étendre son univers de possible, s'évader, « *attaquer ou défendre un système du monde* » d'après Yourcenar, répondre au besoin de création, une façon de « *rendre hommage à son créateur, pour lui ressembler, tout en restant à une certaine distance respectueuse ; ce faisant, [l'homme] étaie sa propre cosmogonie religieuse* », hésite Frézan. Tandis que Faulkner imageait l'écriture d'un roman comme de « *construire un poulailler dans la tempête* », Wallace évoque la

volonté de « *réanimer les éléments humains, magiques, qui subsistent et brillent dans les ténèbres de l'époque* » et trouver ce liant si infime entre tous les lecteurs et tous les écrivains, qu'ils partagent, fait réagir et vibrer. Ainsi, il y a tant de raisons, de motifs, de justifications possibles et envisageables pour chacun. Reste que l'œuvre parle souvent d'elle-même et que sa présence rassurante à nos chevets est déjà une large réponse à cette question existentielle. L'œuvre existe pour nous faire exister.

Jeune auteur cherche vie

Jeune auteur chch vie active palpitante pas trop  
long exp en rapport succes garanti écrire BP 2001  
récomp à la clé

– qu'est-ce qu'un livre ?

Outre sa dimension historique et réelle, sa reliure qui compile un flot de données humaines, le livre est un état définitif de la pensée d'un auteur. London l'évoquait dans la citation tirée de *Martin Eden* plus haut, c'est la compilation de matériaux dont se soulagent enfin l'écrivain qui dessine les pages d'un livre. Ils évoluent avec leur auteur dans le temps et restent un espace d'échange unilatéral pour les deux camps, l'écrivain qui énonce, le lecteur qui se discute sa lecture. Mais le livre est également l'objet d'un long héritage. Accéder à la publication, et c'est quelque part une idée reçue, va dans le sens de perpétuer une littérature officiellement reconnue puisqu'elle est agréée par « *ces cerbères qui sont des ratés de la littérature* » nous dit London. Cet héritage, Frézan, pour sa dernière intervention ici, le comprend ainsi : « *tout livre est – et ce depuis toujours – une forme de gratitude envers ceux qui nous ont précédés dans la littérature, envers tous ceux qui nous ont obligés, sans trop d'efforts de leur part, à coucher noir sur blanc une histoire afin que la chaîne s'allonge un peu plus, que la narration continue.* » Seulement, depuis la tradition orale de l'aède grec et ses chants qu'il colporte de cité en cité, les bibliothèques du monde se sont bien engorgées, ce qui fait dire à Borges à propos de son personnage Pierre Mesnard, auteur du *Quichotte*, dont il dresse le portrait comme celui d'un écrivain conscient de « *l'inutilité de la littérature, qu'il y a déjà trop de livres, que c'est un manque de politesse ou de culture que d'encombrer les bibliothèques avec des livres nouveaux, une sorte de résignation* » devant le nombre d'ouvrages actuels, et en grand lecteur passionné qu'était le vieil aveugle, celui-ci respectait plus que tout la qualité supérieure de milliers de pages antérieures aux siennes. La réalité est qu'il est terrible aujourd'hui d'écrire et encore plus horrifiant de publier. A quoi bon ces pages sans signature, ces noms sur les couvertures ? La vie n'est-elle pas ailleurs ? Le plus triste avec tout cela, c'est que certains livres font regretter leur état d'arbre. Qu'ils se posent un peu la question avant d'abattre un être vivant pour en célébrer un autre. Des livres qui ne produisent rien si ce n'est quelques degrés dans un incinérateur qui ne réchauffe personne quand d'autres

donnent assez de courage pour se lever et faire battre des cœurs...

Jeune écrivain cherche œuvre

J.E. Ch œuvre litt pr place académie nb prix  
gagné gros éditeur et fanclub relation suivie  
exigée BP 1515 rep rapide

– qu'est-ce que la littérature ?

C'est une hydre vorace dont la tête coupée de l'auteur repousse à chaque nouvel ouvrage lu mais dont le corps reste sensiblement le même. On pourrait réduire la littérature au travail sur et avec les mots, sachant qu'avec quelques uns on peut déjà dire l'essentiel. Aucun besoin impératif de formuler des propositions sujet-verbe-complément. De même que la plupart des romans peuvent se résumer à quelques lignes, il ne nous faudrait pas plus de dix mots par phrase pour expliquer la vanité de toute entreprise. Sauf que la littérature est avant tout deux choses : c'est ce que l'on veut dire, le sujet de fond que l'auteur tente d'exprimer, les sentiments suscités, les images évoquées chez le lecteur ; et la façon dont on le dit. Madame Bovary était un fait divers lu par Flaubert dans la presse de l'époque, rien de plus au départ, et par la magie de la littérature c'est devenu ce monument qu'on connaît. C'est un exemple parmi tant de cet art faussaire qui vient abonder dans nos vide-greniers.

Jeune jeune chercher cherche

*« Un homme de talent est capable de dire  
beaucoup de choses en peu de mots. Moi qui n'ai  
aucun talent, je suis obligé de dire peu de choses  
en beaucoup de mots. » Dostoïevski*

– qu'est-ce que qu'est-ce qu' ?

Il me semble tout de même primordial et de premier ordre quand on exploite un médium de réfléchir à la qualité et l'essence, de ce qui compose ce médium. Avec mes faibles moyens, je me suis toujours évertué à me questionner sur la définition et les limites de ce que je traversais. Alors voilà, j'ai rassemblé ci-dessus quelques unes de mes réflexions sur ce qui m'occupe depuis presque dix ans maintenant. Ma bibliothèque est derrière moi, je révère largement la plupart de ceux qui la composent, à qui je dois tant et j'ai donné temps, ces vieilles connaissances irréelles, ces grands-parents adoptés et disparus qui m'ont veillé et raconté. Quelques pages de plus se sont tournées et j'ai perpétué le fil de la longue narration. Je crois que quelque part l'auteur peut enfin mourir en paix : paix à son âme, Amen.

JE SUIS LA DERNIÈRE FRONTIÈRE DU PAYS

Je crois que c'est mon tour, pas vrai? Je me suis permise de mettre ce qu'on appelle communément l'Ave Maria de Schubert mais dont l'intitulé original est Ellens Dritter Gesang, j'espère que ça ne vous dérange pas. Vous pouvez d'ailleurs vous aussi l'écouter chez vous, de votre côté, moi je ne l'entendrai pas car je ne serai pas sur votre plan, mais peut-être vous sentirez-vous un peu ici, un peu moi, ou avec moi, quelques instants du moins. Je m'appelle Marina. J'ai été élevée parmi les loups – et c'est une image. Mon âge importe peu, on ne demande généralement pas ce genre de choses aux femmes de toutes façons. Et même si ça me tue de me retrancher derrière ce poncif, si j'étais plus jeune que vous, vous traiteriez ceci de délire juvénile, alors que si j'étais plus âgée vous le qualifieriez de monologue aigri et sénile, alors mieux vaut ne rien dévoiler. Je pourrais en revanche vous inonder d'informations futiles comme le fait que j'ai un petit mais sensible grain de beauté sur une fesse qui m'évoque à chaque fois un résidu de merde rescapée qui pourrait saloper mes culottes ; ou l'hétérochromie de mes yeux qui, à l'instar des strabismes, perturbent inmanquablement mes locuteurs dès qu'ils se rendent compte de ce détail ; ou bien encore la pâleur de ma peau qui évoque naturellement la morte qui gît au fond de moi et qui fut un des nombreux sujets de moquerie des écoles que j'ai fantomatiquement traversées jusqu'à ce qu'on m'appelle la Reine Coco en référence à ce que nous prenions à partir d'un certain âge et que je n'ai jamais laissé tomber, cette peau blanche parsemée de petits points tantôt son tantôt rouge, car je fais également des réactions allergiques notamment aux contacts physiques inattendus ; que mes cheveux blonds ont brusquement viré au blanc avec l'apparition de mes premières saignées pubères ; ou bien encore le fait que je mangeais tous mes repas dans un ordre pré-déterminé dans une assiette compartimentée que je servais moi-même de manière à ce qu'aucun aliment n'entre en contact avec un autre sous peine de crise de rage et de diète, et ce jusqu'à ce qu'à mon adolescence où je découvre le mixer et décide de me préparer des immenses verres mélangeant tant sucré que salé, les desserts avec le rôti, avant de finir par refuser d'ingurgiter quoique ce soit et me faire suivre, nourrir chaque jour en intra, que les médecins découvrent que j'avais non seulement perdu le goût sur la langue – mes petits récepteurs Vugo avaient-ils foutu le camp après ce manque de respect ? – mais aussi l'odorat, alors les médecins m'ont scanné et rescanné « ah tiens c'est marrant vos yeux ? – eh bin quoi ? – vous êtes hétérochrome jeune fille ? – à vos souhaits ? – Vos iris ont deux teintes différentes » ils ont découvert que ça tournait pas rond dans mon lobe frontal, sans doute dû à un choc post-traumatique infantile – sans doute le jour où j'ai plongé tête la première dans une table en verre en éternuant car j'étais allergique au poivre et nous étions en voyage dans un pays où, dit-on, les gens qui suent sentent le – et qu'en plus je devais être daltonienne, mais là je les faisais simplement marcher, j'ai toujours trouvé ça amusant de faire l'ingénue et de tromper les gens sauf que là maman n'était plus contente alors j'ai arrêté et me voilà.

L'Ave Maria, c'est un souvenir de maman. Ça me fait sentir sainte, comme enrobée dans un halo de lumière divine qui me porte à quelques millimètres du sol et me rend toute légère, sans souci, sans volonté ni but. Quand j'écoute cette musique, je pense à la mort, c'est inévitable. Alors je pense beaucoup à la mort, vous savez. Je veux dire, elle est partout, on ne peut pas la combattre, je pourrais citer des auteurs que j'ai lus pour étayer un peu mon propos et dont je n'ai plus le moindre souvenir, mais seulement voilà, je me sens vide. Même ce qui me restait a foutu le camp. Je n'avais plus grand chose, je ne parle pas d'argent hélas, mais tout a foutu le camp, jeté par la fenêtre. Parfois, quand je songe aux morts – c'est quand je suis entourée le plus souvent – je pense à ce qu'ils ont fixé pour la dernière fois et qui s'est imprimé sur une face de leur cerveau avant que leur crâne vienne se ramasser sur la chaussée. Il y a tant de morts, tellement plus que de vivants, qu'on marche sur leurs plates bandes, cherchant à s'élever de cette puanteur moribonde. Tenez, je fais un petit effort, en voilà une qui me revient : « on vit très bien avec une âme morte, et j'ai même l'impression que ce sont les âmes morts qui font les bons vivants. » Des fusillés innocents en veux-tu en voilà, des nécrosés bouffés, des pestiférés aux chancres suant, y'en a à plus savoir quoi en faire, vraiment. Je me prends à penser à Robespierre avec sa mâchoire pendante un jour de juillet, lui qui avait trop parlé, quel comble, les yeux rivés sur un sot crasseux du sang séché de ses propres victimes ; je pense à Jay qui devait vouloir lever les yeux au disque solaire pour implorer alors que le poids de son corps de charpentier lui clouait le regard sur les pieux plantés dans ses pieds qui l'auront transporter dans une sacré merde, son esprit pesait des siècles et sa douleur environ quarante-cinq kilos tout mouillé ; grande est la justice des hommes, il y en a tant qui sont morts pour ce qu'ils croyaient, des concepts, des idées, ils sont des millions, et c'est émouvant en un sens mais aujourd'hui, qu'est-ce que ça fait ? Vraiment, je veux dire. La scélérateuse, la vilénie, la félonie, la légendaire ignominie, la séculaire infamie reviennent toujours au grand galop pour violer les piteuses victoires morales de l'homme et remettre en marche la machine de l'asservissement d'un grand nombre pour le petit nombre. Les temps sont noirs. Ils sont puants. A qui gerbera mieux sur l'autre, et plus loin. A qui diffamera et vendra mieux le voisin qui bâfre votre air. S'ils pouvaient chaque matin chier dans vos bottes et vous traîner en laisse, ils le feraient, pas une mais mille, dix milles fois, et sans hésiter. Tout n'est que misère et ruine. Le bon sens était un mirage, la politesse une perfidie, l'honnêteté un miroir aux alouettes. Beaucoup ont cru et beaucoup se sont leurrés jusqu'au bout. C'est dans la fange que s'est trouvé naître l'homme et il y restera cet animal ! Vous direz, une jeune fille qui prête ces propos, c'est impensable, quelle éducation ! Vous ne m'inspirez pourtant que le dégoût. C'est tout ce qu'il y a en moi depuis des années. Les pénibles pas, les gémissements, le mécontentement de cette humanité à genoux, si vous saviez ce qui bouillonne en moi, ce que je menace. En vérité, je n'estime même pas ma propre vie, je ne suis plus un danger pour personne ni pour moi-même. Je suis. Les choses sont ainsi faites. Amor fati, je dois

m'accommoder de cette existence dont la principale caractéristique est l'insatisfaction. Malheureusement, il n'y a pas de produit, de campagne publicitaire, pour répondre à mon besoin. Ce n'est pas tant du sens que je cherche, qu'une volonté assez forte de passer outre toutes ces épreuves pour un jour enfin pouvoir dire : j'ai vécu. Je n'aurai pas laissé grand chose, des souvenirs amers, quelques boîtes remplies d'affaires qu'un trottoir répandra. Rien qui ne vaille le coup de se démener contre vents et marées si vous voulez mon avis.

Et si nous parlions d'autres choses en attendant que je remette ce Salut Marie ? Votre lecture est confortable ? Vous êtes bien assis ? C'est important, je trouve, de pas avoir trop mal au cul et d'en avoir pour son argent quand on lit. De fait, je n'aime ni lire ni m'enliser trop longtemps dans un endroit. Les questions du type « que faites-vous dans la vie jeune femme ? » j'y réponds sans morne par un « je me ballade », et c'est vrai, je vague, je vogue, vire et dérive ; le monde autour de moi défile sans intérêt, sans capital, sans bénéfice. Tout fait parti du spectacle, de la comédie, il faut jouer au jeu, alors je mise le moins possible, vous comprenez ? On m'a souvent comparé, et à diverses reprises, à ces animaux pétrifiés sous les phares assassins, les yeux luisants, la machine continuant à broyer son chemin à toute bringue, l'animal se demandant irrémédiablement dans les dernières secondes qui défilent et se rapprochent au devant de lui, ce qu'il fout là, sur le chemin des hommes. Je suis cette pauvre bête, cette sauvage que l'homme cherche à soumettre, faire ployer, contraindre et compromettre. Mais je ne veux pas de votre vie. Ne pas en vouloir, ce n'est pas prétendre à quelque chose de plus haut ou meilleur, il y a peu de condescendance dans mes propos d'ailleurs, seulement, si en cherchant un chemin plus droit, en accord avec mes principes insubmersibles, je tombais dans une voie que je considérerais comme plus noble pour moi seule, alors je serais contente et mes efforts n'auront pas été vains. Vos vies sont médiocres, misérables, vous le savez tous. La mienne n'est guère mieux ou plus palpitante, seulement je la vis intégralement en accord avec mes torts, et me savoir inflexible, c'est là mon seul réconfort.

Toute cette religiosité m'évoque le souvenir de cette pauvre vieille Thérèse qui nous enseignait son catéchisme. Un jour elle nous prit à part, bien embarrassée qu'elle était, missionnée par le curé de nous toucher deux mots pour nous expliquer que nous trouverions grâce à refuser le plaisir du corps et à célébrer la chasteté dans les lois de l'Eglise. A l'entendre c'est le refus d'écouter sa bonne chère que désirait le père supérieur, ce à quoi Eve succomba la première tandis qu'Adam lui croquait l'abricot et qui avaient permis notre présence à tous en ce jour du Seigneur. Nous ne captions qu'un mot sur deux à dix ans. Aucune de nous n'éprouvait le besoin de se caresser lors des grosses chaleurs et les chattes étaient encore de vils et sournois animaux dont on tirait la maudite queue. Maintenant, les choses ont bien changées. A chaque fois que quelqu'un pénètre en moi, j'ai la persistante impression qu'on creuse ma propre tombe, qu'on gratte mes parois terreuses. Je n'y



prends plus aucun plaisir, si plaisir il y a eu quand je me revois crier au secours lors de la pantomime du sexe sous les membres vigoureux et asservissants d'un homme que je n'ai plus jamais recroisé. En fait, tout ça ne m'intéresse plus depuis bien longtemps. Certaines n'ont que ce mot là à la bouche. Une bonne baise. Une bonne bonne baise. Et vite. C'est tout ce qu'elles recherchent. Un petit ami avec qui s'enfermer dans un chiotte, un gosse pour se donner une raison de vivre, une carrière pour trimballer ses nibards las dans deux corbeilles sous une poire déconfite et appâter le chaland comme un jour de marché. Ma vie est triste comme une soirée d'entreprise. J'aimerais croire que tout le monde simule son contentement plutôt que d'afficher des sourires larges comme des couteaux à viande derrière des yeux vicieux, mais je crois que c'est bien là leur nature première, la guerre du feu, asseoir sa grosse paire de couille sur le front de son voisin, lui péter au nez toute la sainte journée en priant que la courante soit drue et illimitée. Personne ne veut d'un monde meilleur, seulement d'une petite chapelle personnalisée, bâtie dans la bouse à la sueur des autres et colmatée par les larmes des laissés pour compte.

Je m'appelle Marina. Je ne sais pas si je suis bien foutue ou si je réponds aux critères actuels de beauté. Ma vie intérieure est sens dessus dessous comme vous le voyez. Parfois tout est très lent et parfois, mais moins souvent, tout va trop vite. Je suis morte-née après une erreur médicale, mes parents m'ont retrouvée gémissante dans la petite boîte en carton qui faisait office de cercueil et qui devait partir pour la crémation, cette histoire que me racontait ma mère quand j'étais petite, c'est la seule qu'il me reste d'elle et qui explique pourquoi je suis si proche de nos deux frontières. Aujourd'hui, tout est gris, les pierres, le ciel. Je lui ai choisi une place, là où repose toute la famille, dans un petit coin de campagne tranquille, là où – mentait-elle – elle aurait grandi. En face de moi, un prêtre s'est senti obligé de faire son énième comédie sur l'infini des vers. Sa bedaine déforme son costume et il n'est pas crédible. Il jette des coups d'œil dans le bâillement des jupes de tailleurs tandis qu'un peu plus loin le jardinier défriche une nouvelle parcelle, peut-être la sienne. Ici, les tombes poussent comme les immeubles dans la ville. Mes yeux hétérochromes remarquent la même faute depuis tout à l'heure. Je les charrie d'un endroit vague à un autre afin de me prouver que ce n'est pas la vérité et qu'on l'aura corrigé avant qu'ils ne reviennent, mais le marbrier a pourtant bel et bien inscrit sur le caveau « CONFESION A PERPETUITE ». Quelle merde... quelle chienne de vie sans aide et sans personne pour vous éviter la même fosse que ces abrutis...

Un couple s'approche pour m'embrasser, me souhaite bon courage dans ma douleur, je les esquive, je ne supporte pas qu'on me touche ou me salisse avec cette hypocrisie bienséante et fumante. C'est tout de même fou quand j'y pense, de ne pas savoir aimer, s'apitoyer sur ces pauvres petits êtres fébriles et sans autre défense que l'ignominieuse mesquinerie. Faire semblant de comprendre les bêtes et leur parler en retour. Mon corps a froid. Si nous étions dans un bon film, il y aurait des trombes d'eau qui feraient fuir les lâches, viendraient rincer mon visage et confondre

mes larmes, seulement je ne pleurs plus depuis que je suis née, je me suis résignée à ce film lamentablement mauvais. Je me sens désespérément seule. Il y a cette salope qui s'approche, attifée de marron merde, deux tâches rosâtre sur les joues tels des feux arrières qui viennent m'emboutir frontalement. Elle me serre entre ses dessous de bras humides et je n'arrive pas à m'en défaire. J'ai vu l'accident arriver mais je suis restée pétrifiée dans cette chaleur humaine de secours et ce parfum musqué si peu naturel qu'il s'infiltré en moi si vite que j'en ai envie de gerber. Le sexe était cela dans ma vie : une paire de bras entre lesquels pleurer ma mort quand les miens me lassaient. La souffrance est infinie et la peine sans limite.

Je hais cette vie mais je ne peux pas la quitter.

Cette vie est dégueulasse mais c'est la seule que j'ai.

Mon corps est la dernière frontière de mon pays.

#### UNE NOTE DE FIN MAGISTRALE POUR UNE NOUVELLE GÉNIALE

On m'a raconté que là où se situait de nos jours ce cimetière, autrefois on pouvait y trouver des chevaux. De là à dire que c'était un cimetière de chevaux, il n'y a qu'un pas. En tout cas, c'était un immense pré où paissaient de nobles bêtes aux muscles saillants et au regard absent. La terre y était meuble, l'herbe sans cesse verdoyante ondoyait sous l'ondée, ce devait être ce qu'on appelait une belle pâture. Elle avait appartenu depuis des temps ancestraux à la ferme D... qui possédait des hectares d'exploitation dans le canton et une poignée de malheureux bidets. L'arrière pays renferme son lot de tradition, aussi il était de coutume qu'un des fils aînés de la ferme reprenne un jour l'activité aux champs de son père et continue d'y entretenir les siens. Mais vous savez comment cela se passe : après des siècles d'émancipation du servage, quand des pécores récupèrent et cultivent des terres, marient leurs enfants et en obtiennent des terrains supplémentaires, se ruinent le dos et se tuent au labour, au labour ; quand après les semis, les moissons, les coupes, les vendanges, les récoltes et enfin la vente, ils ne pensent pas une seule seconde à prendre leur retraite afin de ne pas être une charge supplémentaire pour les leurs ; quand les limites de leurs cultures changent, leurs granges brûlent un soir de juillet, quand les étables s'affaissent et qu'on manque de temps pour les remettre sur pied, les lisiers empestent le bourg ; quand les querelles de familles dégénèrent et ses liens se brisent, certains partent à la ville et d'autres se suicident, il y a les naissances, les décès, l'arbre généalogique qui lui aussi fleurit et flétrit ses branches, on en trouve qui partent se perdre dans une révolution au Mexique ou muer du paludisme en Centrafrique ; quand bien des matins, loin de la ferme adossée au soleil le coq a chanté jusqu'au jour d'hier où il a garni un bouillon le bec dans l'eau en compagnie des navets, bien des gens se sont perdus loin de ces terres pour mieux s'y recoucher, quand les machines sont arrivées et qu'il n'a plus fallu une journée pour faire le tour de la

propriété ; quand enfin le père D... vit son frère aspiré par l'arracheuse sans que ce dernier ne fit mine de vouloir s'en tirer, il vit également s'effondrer la dernière branche de la famille. Il ne lui restait ce soir-là que sa femme, son fils et un vieux bourrin. La ferme était une ruine, les bâtisses perdaient leurs briques, tuiles, lambris. De ce qui restait à peu près en place, les voisins et les gitans se servaient. Des différentes variétés cultivées pendant des générations, il n'en restait aujourd'hui plus qu'une dans la propriété qui n'avait semblait-il jamais été aussi petite que depuis ses débuts : le temps avait fait son œuvre et le meilleur était derrière lui. Le père D... avait grandi dans une famille nombreuse dont tous les enfants avaient disparu avant lui. Petit, son père lui racontait souvent cette histoire : « derrière l'enclos à cheval, rôde un monstre sans nom, féroce et insatiable, qui ne fait aucune distinction entre bêtes et humains » ; en vérité, dans la ravine au bout du pré, à l'ombre des ormes et des ronciers, pendant des générations et des générations, les pères de famille mettaient un terme à la vie harassée de bêtes pour des raisons aussi diverses que spontanées. Ils expliquaient de piètre façon la fuite d'un chien qui ne cessait de japper, la disparition d'une portée de chatons ou la vente d'une génisse malade, tout en balbutiements que venait rompre la colère, quand de retour de la mare, la mine sombre et les mains sales, s'entassaient alors dans l'eau croupie à laquelle aucune bête ne daignait boire, les cadavres de générations et de générations avortées. Cette légende pour éloigner les enfants de cette terre damnée avait cours jusqu'à ce que la témérité de l'un fisse la lumière sur les disparitions spontanées d'une mascotte adorée, d'un porc malade ou d'un mulet boiteux. Le père D... était comme chaque jour parti travailler et seulement au soir, il revint. Il dit comme ça, qu'il n'avait point vu le vieux bourrin et que ça lui semblait bin bizarre. Sa femme s'en alla quérir son fils et des lampes, tandis que le père allait recharger son fusil, dans le cas où une bête rodait dans les parages, on sait-y qui se s'rait pas fait crever ? Dans la nuit noire troublée par les trois faisceaux lumineux, ils s'engouffrèrent par la clôture, cheminèrent hagards et sans repère jusqu'à ce que le fils émit la suggestion de descendre voir jusqu'à la mare. Le cheval était affublé d'un trou entre les deux yeux. Quand le fils et la mère l'examinèrent, le père D... resté en arrière fit feu à deux reprises, sans trembler. Il rechargea l'arme, s'assit sur la pierre, ôta sa botte, et du pied, envoya valser un peu partout de sa tête sur le ciel tacheté, balayé par les rameaux d'ormes.

Il fallut plusieurs jours pour découvrir le drame. Les autorités ont rapidement conclu au désespoir imputé à la condition paysanne sans cesse mise à mal depuis des années, comme si c'était là un mouvement inexorable. Les trois corps dévastés par un gros calibre ne furent pas emportés mais enterrés sur place dans ce qui s'avéra être la première fosse de ce cimetière en devenir, il y a près de cinquante ans. L'enclos a partiellement été remplacé par une muraille de pierre à hauteur d'homme, une grille a remplacé son portillon, le terrain fut aplani et aménagé quoique des pelletés de terre régurgitent encore parfois de petits ossements animaux.

Je ne sais pas si ce que l'on m'a raconté est vrai. Je sais seulement que je suis aujourd'hui en

avance dans un cimetière. Quelques personnes sombres flèchent la fosse pour les rares visiteurs. Le caveau familial retrouve sa fille égarée, ils seront réunis comme au premier jour, aux jours heureux de l'enfance, ceux auxquels on s'attache et derrière lesquels on court toute notre vie durant comme des chiens incapables de se contrôler. Il y a quelques personnes. Des fleurs qui périclent et d'autres moins. Il y a des gens dignes dans des costumes à bas prix et des salauds sans prix. Il y a des menteurs, des pêcheurs, de grandes et petites misères sur le dos de ces gens dont les trognes vous feraient peur. On se sent seul quand un être périe. Davantage sans doute un jour gris comme celui-ci, c'est un temps idéal pour tirer la larme de l'œil comme dans les films, car oui, ça donne l'impression que tout est définitivement perdu. Je ne suis pas ici pour la mère, mais pour la fille. Elle prie pour son âme, unique rescapée à bord du navire nommé Tragédie.

Nous sommes aujourd'hui tous réunis.

Quelqu'un nous a dit de venir.

Un amas de nuage noir se forme au dessus de nos vies et de nos morts.

C'est le moment où Dieu doit frapper pour délivrer ceux qu'Il a oubliés ou punis.

Un éclair tombe au dedans de mes yeux et je sombre dans l'espace intérieur noir et infini.

Il me reste des mots...

*« je ne désire pas mourir, mais je souhaiterais être mort »*

... Si j'ai la force d'ouvrir à nouveau les yeux Seigneur, faites que tout soit enfin fini.